

**Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche
Scientifique
Université frères Mentouri – Constantine 1**



**Faculté des Lettres et des Langues
Département de Lettres et de Langue Française**

Cours : Littérature et Anthropologie

Destiné aux étudiants de Master 1

Littérature Générale et Comparée

Réalisé par

CHEBBAH-BAKHOUCHE Chérifa

Maître de Conférence « B »

2020/2021

Contenu enseigné (détaillé)

Introduction

1ère partie : de la science de l'homme à l'anthropologie littéraire

I. De la naissance de l'anthropologie

1. De la diversité de la culture humaine
2. Les fondements des sociétés humaines
 - a) L'apport de Lewis Henry Morgan
 - b) Émile Durkheim
 - c) Marcel Mauss

II. Définitions et rapports entre disciplines voisines : Ethnographie, Ethnologie, sociologie et anthropologie

1. L'Ethnographie
 - Collecte de données sur le terrain à l'analyse et observation participante
2. L'Ethnologie
 - Ethnologie et anthropologie, quelle différence ?
3. Qu'est-ce que la sociologie ?
 - Ethnologie et sociologie ?
 - Sociologie et Anthropologie ?

III. Histoire de l'anthropologie

1. L'Antiquité : Hérodote
2. Moyen Age et Renaissance: regards sur les "sauvages"
3. XVIIIe siècle: la naissance d'une "science de l'homme"
 - a) Apport des naturalistes (Linné , Buffon)
 - b) Une anthropologie philosophique (XVIIIe siècle)
 - Les premières expéditions ethnographiques
 - Un nouveau regard sur la condition humaine
- 4 - XIXe au XXe s: L'anthropologie, une science autonome

- L'anthropologie et ses domaines

5- Principaux courants de l'anthropologie

- L'évolutionnisme
- Le diffusionnisme
- Le culturalisme américain
- Le Fonctionnalisme
- La technologie ou ethnotechnologie.
- Le structuralisme
- L'anthropologie française

IV. Littérature et Anthropologie

1. Anthropologie du texte littéraire

- Nature anthropologique de l'œuvre littéraire
- Lévi Strauss : J.-J. Rousseau, fondateur des sciences de l'homme

- Bref résumé des *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau (1782)
- Jean-Jacques Rousseau et Claude Lévi-Strauss

2. L'œuvre littéraire, objet d'une création, devient objet d'investigation.

5 L'œuvre littéraire s'inscrit dans un champ de relations sociales.

4. Fonction du texte littéraire

V. Quelques Approches et champs disciplinaires de sciences humaines

1. Quelques Approches

- Approche psychocritique
- Approche mythocritique
- Approche sociocritique
- Approche thématique
- Approche thématique
- Approche intertextuelle
- Approche ethnocritique
- Approche géocritique
- Approche écocritique

2. L'approche anthropologique et sciences humaines

- Actualité d'un dialogue disciplinaire
- La lecture anthropologique et « la pensée complexe »

2ème partie : Approche théorique de l'œuvre littéraire

VI. L'approche anthropologique et sciences humaines

VII. Lecture anthropologique de textes brefs

1. « Préambule », *Les Confessions*, Jean –Jacques Rousseau.
2. « Crépuscule », *Les Contemplations*, Victor Hugo.
3. Le Sacrifice de Katow, *La Condition humaine*, André Malraux

VIII. Pistes pour une lecture anthropologique d'une œuvre complète Frankenstein ou le Prométhée moderne Mary Shelley

1. Mary Shelley
2. Résumé rapide
3. Les influences religieuses, littéraires et philosophiques dans Frankenstein ou le Prométhée moderne
4. Frankenstein ou le Prométhée moderne, ses lectures et ses réécritures
 - a) Frankenstein, Dieu créateur
 - b) Traces du mythe prométhéen dans Frankenstein
 - c) L'impact des écrits scientifiques
 - d) Désir inconscient de rendre la vie

Conclusion

Références bibliographiques et électroniques

ANNEXES

Présentation du cours

Le cours « **Littérature et Anthropologie** » s'inscrit dans le cadre du Master 1^{ère} Année, Option « **Littérature Générale et Comparée** » à la faculté des lettres et des langues, du département de Lettres et langue française» (Crédits : 02. Coefficient : 02)

Contenu de la matière

- A travers l'enseignement de cette matière, il s'agit d'abord, d'initier l'étudiant à l'anthropologie (Unité découverte) .
- Permettre la maîtrise de concepts mis en place par l'approche anthropologique et doter l'étudiant des outils qui lui permettront de reconstituer le fonds anthropologique qui lui confère sa valeur anthropologique.
- Permettre la mise en application de la lecture anthropologique

Objectifs de cet enseignement

- Initier l'étudiant à la lecture du texte littéraire en tant que document anthropologique.
- Le sensibiliser à la dimension culturelle des œuvres littéraires.
- Développer la compétence de l'analyse textuelle, en dépassant le simple repérage des traits culturels.

Connaissances préalables pour suivre cet enseignement

La maîtrise de quelques concepts sommaire en anthropologie ainsi qu'une connaissance même moyenne de l'histoire de la littérature française. La maîtrise de plusieurs approches théoriques.

Introduction

L'objectif visé derrière l'enseignement de cette matière est d'approfondir les connaissances des étudiants quant à l'analyse des textes littéraires en les initiant à une autre méthode d'investigation pouvant les aider à réaliser leur projet de Mémoire de Master.

La lecture anthropologique est une démarche qui, prenant le texte littéraire comme objet d'observation et d'analyse, reconstruit ce texte, comme un objet anthropologique complexe, en découvrant la cohérence des significations et des signes, formulée par des approches rationnelles empruntées aux Sciences Humaines.

Les questions que l'on se pose lecture anthropologique est de voir si le système culturel et ses mythes fondateurs structurent l'univers imaginaire des productions littéraires de l'écrivain. Est-ce qu'il leur donne forme et sens ? Est que toute œuvre littéraire porte en elle, la marque du système culturel où le religieux a sa part ?

Selon Gerfaud et Tourel¹, comprendre une œuvre littéraire nécessite non seulement un ensemble de savoirs liés à une culture d'origine ou acquise. Mais aussi une intelligence du religieux sans laquelle les œuvres littéraires deviennent elles-mêmes intelligibles

La démarche anthropologique permet de déceler des éléments qui autorisent des interprétations en toute liberté et en toute complexité, en prenant en compte toutes les sources qui sont généralement extra-littéraires, mythologiques, psychologiques, religieuse, sociales, etc.

Mais avant de connaître cette démarche, il convient d'abord de voir en quoi consiste cette discipline nommée **Anthropologie**, qui a placé l'homme au cœur même de sa réflexion et qui aujourd'hui plus que jamais est considérée, comme une science incontournable.

¹ GERFAUD, Jean-Pierre et TOUREL, Jean-Paul, *La littérature au pluriel : Enjeux et méthodes d'une lecture anthropologique*, De Boeck, 2004.

I. Naissance de l'anthropologie

1. De la diversité de la culture humaine²

L'anthropologie est née d'une réflexion autour de la diversité des cultures humaines. Avec les voyages d'explorations, ethnographes, explorateurs et anthropologues vont s'attacher à parcourir le monde pour recueillir des données sur les peuples de la Terre alors que d'autres penseurs entreprennent de rassembler, de classer, d'analyser toutes ces données sur les sociétés humaines, leurs types de croyance, structures familiales, normes de droit, types d'échanges, modes d'organisation du pouvoir, etc. C'est donc l'étude de l'homme à travers les diversités culturelles et des rapports qu'il entretient avec l' « autre » (altérité) entre les différentes sociétés mais aussi au sein d'une même société.

2. Les fondements des sociétés humaines

La recherche ethnographique s'accompagne d'une interrogation sur les fondements de la cohésion sociale³ (processus qui tend à renforcer l'intensité des relations sociales qui existent entre les membres d'une structure sociale donnée). Les questions fondatrices de l'anthropologie sont les suivantes: Quels sont les invariants et les différences dans l'organisation des sociétés humaines? Quelle est l'origine de la vie en société, quels sont les fondements du lien social? Lewis Morgan, Emile Durkheim et Marcel Mauss répondent à ces questions en évoquant la famille et la religion.

a) L'apport de Lewis Henry Morgan (1818-1880)

²DORTIER, Jean-François. « Anthropologie. Au cœur des sociétés », , *Les Sciences Humaines. Panorama des connaissances*, sous la direction de Dortier Jean-François. Éditions Sciences Humaines, 2015, pp. 21-62.

³ Ce concept est utilisé au sens large sans connotations pour signifier l'intensité du lien social, c'est-à-dire, à quel point les membres d'un groupement sont connectés entre eux. De nature subjective l'intensité de la cohésion sociale peut être évaluée aujourd'hui par des enquêtes. L'idée de **cohésion sociale** remonte probablement à la notion d'*asabiyya* (appartenance à un groupe social déterminée par les liens sanguins), théorisée en 1377 par Ibn Khaldoun dans ses *Prolégomènes*. Quant à l'expression proprement dite, elle a été diffusée par le sociologue Émile Durkheim dans son ouvrage de 1893, *De la division du travail social*. Son utilisation dans le débat public date de la fin du vingtième siècle. La **cohésion sociale** est définie aujourd'hui comme la capacité d'une société à assurer le bien-être de tous ses membres, en réduisant les disparités et en évitant la marginalisation. »

Lewis Henry Morgan considéré comme le fondateur américain de l'anthropologie, est le premier à mettre en place une étude sur les systèmes de la parenté, domaine pilier de l'anthropologie sociale et culturelle. Il est convaincu que la famille est une institution de base de la société humaine, à la fois universelle et fondatrice de la société humaine.

Dans sa théorie L. Morgan distingue 3 stades essentiels dans l'évolution de toute société humaine : l'état sauvage, la barbarie et la civilisation. En outre, il estimait que l'évolution sociale et technologique est progressive. Si certaines sociétés, selon lui, ont développé des institutions sociales et familiales supérieures, c'est en raison de leur fonds racial. Il en déduit qu'il n'est pas bon de vouloir changer ou améliorer les races inférieures, car elles n'y sont pas aptes mentalement et qu'elles doivent se développer suivant leur propre rythme. Et de conclure que ce sont les races supérieures qui doivent empêcher les races inférieures de perdre leurs habitudes primitives.

Quant à Émile Durkheim et Marcel Mauss, les deux fondateurs de l'anthropologie française, ils voyaient dans la religion⁴ un des ciments des sociétés dites « archaïques ».

b) Émile Durkheim (1858-1917)

Emile Durkheim est un sociologue français né dans une famille juive où il était destiné à devenir rabbin comme le voulait la tradition depuis huit générations. Mais Emile Durkheim décide plutôt de suivre des études à l'École Normale supérieure jusqu'à l'obtention de l'agrégation de philosophie en 1882. Il devient alors professeur à Bordeaux de "science sociale et éducation".

Parallèlement, il commence à rédiger des ouvrages fondamentaux pour la recherche en sciences sociales comme *De la division du travail social* (1893), *Les Règles de la méthode sociologique* (1895) ou encore *Le Suicide : étude de sociologie*

⁴ Qu'est ce que la religion? La religion peut être définie comme c'est des façons de penser et des normes de conduite, des obligations et des interdictions observées plus ou moins fidèlement par ceux et celles qui partagent cette croyance. Croyances, rites, statuts sociaux distincts et normes de pensée et de conduite, plus ou moins partagées, sont les composantes de toute religion. De tout temps, l'être humain croit en une destinée, en un demain. Ce besoin poussant l'individu à survivre a fondé les religions autour des questions concernant l'au-delà, le monde des morts. Univers étonnant à la fois repoussant et attirant. Qu'existe-t-il après la vie ? Idées fondatrices des civilisations antiques, d'arts anciens, d'une étonnante cohésion sociale dans laquelle la Religion prend soin de contribuer à l'équilibre et au bon fonctionnement de sa sphère d'influence.

(1897). Durkheim travaille également à institutionnaliser la sociologie encore non reconnue comme discipline universitaire à travers la revue *L'Année sociologique*.

Nommé en 1902 à la Sorbonne, Emile Durkheim doit attendre 1913 pour voir se créer la chaire de Sciences de l'éducation et sociologie. Considéré comme le père fondateur de la sociologie moderne, Emile Durkheim a centré sa réflexion sur le lien social et a surtout permis à la sociologie de se définir comme une science à part entière. Il meurt en 1917, marqué par le décès de son fils sur le front de la Grande Guerre.

L'apport de l'œuvre de Durkheim va bien au-delà de la sociologie moderne et touche pratiquement toutes les disciplines des sciences humaines dont l'anthropologie, la philosophie, l'économie, la linguistique et l'histoire.

c) Marcel Mauss (1872-1950)

Marcel Mauss est généralement considéré comme le père de l'anthropologie française. Neveu et disciple de Durkheim (son aîné de quatorze ans ayant joué en effet un rôle majeur dans sa vocation puis sa carrière), Mauss occupe une situation très originale dans l'histoire de la sociologie et de l'anthropologie. Il ne construisit pas, comme le fit son oncle, un système général pour expliquer les phénomènes sociaux et ne se cantonna point, inversement, dans une étroite spécialisation, mais il exerça son esprit de chercheur dans de multiples directions, s'efforçant de saisir les aspects et les rapports essentiels susceptibles de renouveler le sujet étudié, sans aller toujours jusqu'à l'épuiser ou même à l'approfondir, parce qu'une autre investigation venait orienter sa curiosité en un sens différent. Il sut former des chercheurs, éveiller des vocations, et ses œuvres ont souvent ouvert des horizons, tracé des voies pour d'autres savants qui, après lui, ont suivi l'impulsion et révélé la richesse de ses découvertes. En particulier, l'anthropologie structurale, de ~~ainsi que l'a proclamé~~ Claude Lévi-Strauss, a trouvé une source importante d'inspiration dans quelques textes de Mauss, bien que celui-ci n'ait pas véritablement conçu les principes de cette méthode d'analyse.

Guidé dans ses études par Durkheim, Marcel Mauss obtint l'agrégation de philosophie, puis s'intéressa à l'histoire des religions et de la pensée hindoue. Il entreprit une thèse de doctorat (sur la prière) qu'il n'acheva jamais, enseigna l'histoire

des religions primitives à l'École pratique des hautes études, collabora à *L'Année sociologique*, se lia d'amitié avec les plus grands anthropologues français et étrangers, et fut nommé, en 1931, professeur de sociologie au Collège de France, après avoir contribué à la fondation de l'Institut d'ethnologie, où il professa également. Son enseignement, érudit et brillant, fit de lui le maître de ceux qui, dans la génération suivante, illustrèrent l'anthropologie française.

La guerre de 1939-1945 assombrit la fin de sa vie. Après une pénible retraite intellectuelle, il mourut à Paris sans avoir repris son activité.

Mauss n'a jamais publié d'ouvrage de synthèses de sa pensée mais un grand nombre d'articles dans différentes revues (dont *L'Année sociologique*), de comptes-rendus et d'essais (*Essai sur le don*)

II. Définitions et rapports entre disciplines voisines :

Ethnographie, Ethnologie, sociologie et anthropologie.

Ethnologie, sociologie et anthropologie sont trois concepts sont trois disciplines très proches, interconnectées (reliées) historiquement, épistémologiquement et méthodiquement. S'il est admis aujourd'hui que l'ethnologie est une étape, une dimension de la démarche anthropologique, la sociologie quant à elle, est considérée comme la sœur jumelle de l'anthropologie.

Ethnographie, l'ethnologie et l'anthropologie sont des branches qu'on a souvent tendance à mélanger alors que ce sont 3 étapes d'une même discipline. **Ethnologie** et **ethnographie** sont 2 mots qui se distinguent par le second composant, *logie* et *graphie*.

1. L'Ethnographie

du grec *ethnos* qui veut dire peuple et *graphein* qui signifie description, c'est l'historien allemand B.G.Niebuhr (1776-1831) qui aurait créé le mot en 1810. Bien que liée à l'ethnologie et à l'anthropologie, l'ethnographie est une méthode d'étude particulière utilisée par les anthropologues. Elle leur permet de présenter et de décrire

les coutumes et plus largement, la culture d'un peuple en vue d'en dresser la « carte d'identité ». C'est la description des faits dont l'ethnologie est la science.

Autre définition

➤ L'ethnographie est la science de l'anthropologie dont l'objet est l'étude descriptive et analytique, sur le terrain, des mœurs et des coutumes de populations déterminées. Pour Claude Levi Strauss, l'ethnographie désigne la transcription des données premières sur le terrain. Elle est le plus souvent considérée comme la phase initiale de toute recherche ethnologique (Observation et description). Cette phase est toujours comprise comme le début de toute science "la grand-mère de l'anthropologie", elle reste fortement observatoire.

➤ Collecte de données sur le terrain à l'analyse et observation participante

Alors que l'ethnologie consiste à analyser les us et les coutumes d'un peuple et à les mettre en perspective, l'ethnographie correspondrait à la période de collecte et de récupération des données, autrement dit, à l'action sur le terrain. Cette fois, il ne s'agit pas d'analyser ou de réfléchir sur la nature même d'un peuple et de sa culture, mais de vivre au milieu de ce dernier et, de mettre en exergue ce qui le caractérise (l'observation participante).

Bien entendu, si l'ethnographie correspond à l'étude sur le terrain, elle peut se dérouler sur n'importe quel terrain. Autrement dit, et même si on a souvent tendance à penser que l'ethnographie concerne seulement les peuples « exotiques » et lointains, il faut savoir que l'on parle également d'ethnographie lorsque l'on étudie le fonctionnement de divers groupes sociaux comme les sans-abri, les adolescents en échec scolaire...

Pour pouvoir décrire un groupe ou un peuple, l'ethnologue se doit évidemment de vivre au milieu de ce dernier qu'il étudie et participe souvent au mode de vie afin de mieux le connaître et donc, de mieux le comprendre. Bien qu'impliqué, l'ethnologue se doit de rester neutre lorsqu'il étudie un groupe ethnique ou un groupe social dans ses moindres particularités. Le premier but d'un tel travail est de montrer la réalité telle

qu'elle est, même si elle diffère des données officielles ou de l'idée que l'on pouvait s'en faire. Pour aller dans ce sens, le recueil des informations concernant une culture donnée peut être complété par une enquête menée en amont suite aux premières observations. Cette enquête peut être associée à des études statistiques qui permettent de mettre en relief les comportements, les habitudes, les mécanismes.

L'Ethnographie correspond donc à un travail descriptif d'observation et d'écriture comportant la collecte des données et de documents et leur première description sous formes d'enregistrement des faits humains, de traductions, de classements des éléments que l'on estime pertinents pour la compréhension de telle ou telle société.

2. L'Ethnologie

Du grec Ethnos (peuples) et logos (science), donc science des peuples, des ethnies (des races). Le mot apparaît en français dans un livre d'Alexandre César

Chavannes (moraliste suisse, 1731–1800): *Essai sur l'éducation intellectuelle avec le projet d'une science nouvelle...* Au XIXe siècle, elle renvoie plutôt à l'étude exclusive des sociétés, primitives, ethnies, tribus à l'aide d'un système conceptuel bien déterminé.

Ex. : Décrire objectivement, classer les masques des populations relève de **l'ethnographie** ; relier ces masques aux cultures d'un pays donné, en étudier les fonctions, la distribution, la signification, etc , cela relève de **l'ethnologie**.

L'ethnologie (ou l'anthropologie sociale) est donc une discipline des sciences humaines et sociales qui étudie l'homme en société. En d'autres termes, elle étudie les rapports sociaux propres à chaque groupe humain ou à chaque situation, s'intéressant dans le même mouvement à la grande variabilité des formes de vie sociale. Il existe au sein de l'anthropologie sociale des courants de pensée très différents, souvent concurrents entre eux, et les traditions nationales se réfèrent parfois à des intitulés différents : ethnologie ou anthropologie sociale en France ; anthropologie sociale en

Grande Bretagne ; anthropologie culturelle aux États-Unis ; *volkskunde* en Allemagne ; ethnographie en Russie et dans l'ex-URSS...

Autre définition

➤ *Ethnos* signifie petit groupe humain, à l'opposé du *socios*, plus global.

L'ethnologie est donc la réflexion sur les petits groupes humains. Elle considère le concept d'**altérité** comme une base de travail, refusant la facilité selon laquelle l'autre est un sauvage, la peur du différent menant souvent à une représentation caricaturale d'autrui. L'idée fautive est de croire que nous sommes dans la société et que l'autre se situe dans une ethnie. Le projet ethnologique, au départ ethnographique, consiste à construire une science à partir de la différence, cet élément étant grandement favorisé par la naissance de l'ethnographie en lien avec la colonisation.

Suite à la première phase ethnographique que l'on peut qualifier de descriptive, s'ensuit l'ethnologie, réflexion permettant dans un premier temps, durant l'étape guerrière de la colonisation, une meilleure connaissance de l'adversaire puis, durant l'étape administrative, de mieux connaître les populations pour mieux les administrer (études sur le chef, la langue, les coutumes...).

L'ethnologie est alors un instrument politique et essaie depuis lors de gagner son autonomie de pensée et de se départir de son association au processus de colonisation. Cela a été grandement favorisé par la décolonisation et l'intérêt porté par certains ethnologues au local, à l'ethnographie du proche comme par exemple du paysan français.

L'ethnologie, c'est tout d'abord le regard porté sur l'autre, le désir de connaissance des peuples, plus ou moins distants, mais parfois proches, qui nous semblent différents.

L'ethnologie est une science humaine qui relève de l'anthropologie et qui est connexe (analogue, similaire) à la sociologie, et dont l'objet est l'étude comparative et explicative de l'ensemble des caractères sociaux et culturels des groupes humains. Pour Claude Lévi Strauss, l'ethnologie (interprétation des données) est "la mère de l'anthropologie".

➤ **Ethnologie et anthropologie, quelle différence ?**

Le mot **ethnologie** a longtemps été utilisé en France pour désigner l'étude des sociétés dites primitives ou « ethnies ». Celui d'**anthropologie** fut longtemps identifié à l'anthropologie physique, c'est – à-dire à l'étude de la morphologie des races humaines.

L'ethnologie (ou anthropologie sociale et culturelle) est une science humaine qui relève de l'anthropologie et dont l'objet est l'étude explicative et comparative de l'ensemble des caractères sociaux et culturels des groupes humains. A l'aide de théories et concepts qui lui sont propres, elle tente de parvenir à la formulation de la structure, du fonctionnement et de l'évolution des sociétés.

Dans les années 50, Claude Lévi-Strauss introduisit en France le terme d'anthropologie dans le sens où l'employaient les Anglo-saxons. Il désigne alors à la fois la connaissance synthétique de l'organisation des sociétés archaïques et, plus généralement, l'étude globale de l'homme.

3. Qu'est-ce que la sociologie ?

Depuis Durkheim la sociologie est un domaine d'activité scientifique défini, par un objet (le social) et une méthode (ethnographique) cette méthode a deux démarches soit une **démarche analytique et qualitative** (plus exigeante) ou une **démarche théorique et quantitative**) et un but (**l'explication des faits sociaux**). La sociologie est la discipline qui étudie la vie et le fonctionnement des sociétés, et s'attache à rendre compte de la variété des phénomènes sociaux. La sociologie peut être définie comme la branche des sciences humaines qui cherche à comprendre et à expliquer **l'impact de la dimension sociale sur les représentations et comportements humains**.

➤ **Ethnologie et sociologie ?**

Historiquement, **l'ethnologie diffère de la sociologie** en ce qu'elle privilégie non pas l'étude des **phénomènes sociaux des pays industrialisés** comme le ferait cette dernière, mais au contraire les communautés traditionnelles, qui ont longtemps été considérées comme **des "cultures primitives"**.

Aujourd'hui justement les ethnologues entreprennent de retrouver ces aspects culturels prétendument "primitifs" dans les sociétés occidentales (la magie par exemple), rendant ainsi la frontière entre ces deux disciplines de plus en plus floue : leur objet d'étude - l'humain -est finalement le même.

Lorsque l'on tente de distinguer le plus clairement possible l'ethnologie et la sociologie, le plus aisé est d'insister sur la différence des angles d'approches. Globalement on pourrait alors attribuer à la **sociologie les méthodes quantitatives** faites de **sondages**, de **questionnaires**, d'**entretiens individualisés**, et un souci prononcé pour la représentativité de telles études ; concernant **l'ethnologie c'est plutôt les méthodes qualitatives** telles que les **enquêtes de longue durée**) etl' **observation participante**, faisant de la subjectivité du chercheur une réelle base de travail.

Dans le manuel de sociologie qualitative publié en 1975 et réédité en 1985 par Bogdan et Taylor, **l'observation participante** est présentée comme un dispositif de recherche caractérisé par « une période d'interactions sociales intenses entre le chercheur et les sujets, dans le milieu de ces derniers. Au cours de cette période, des données sont systématiquement collectées [...]. Les observateurs s'immergent personnellement dans la vie des gens. Ils partagent leurs expériences ». Tout au long du travail de terrain, l'observateur participant, tout en prenant part à la vie collective de ceux qu'il observe, s'occupe essentiellement de regarder, d'écouter et de converser avec les gens, de collecter et de réunir des informations. Il se laisse porter par la situation. « Bref, **par participation, il faut entendre le mode de présence du chercheur au sein du milieu observé** » (Peretz,1998)⁵.

5Georges Lapassade, Observation participante, *Vocabulaire de psychosociologie*(2002), pp.375-390
<https://doi.org/10.3917/eres.barus.2002.01.0375>

➤ **Sociologie et Anthropologie ?⁶**

La sociologie et l'anthropologie sont considérées aujourd'hui comme des sœurs presque jumelles. En effet entre les deux, la distinction n'est pas évidente a priori car nombre de travaux contemporains demeurent difficiles à classer dans l'une ou l'autre de ces disciplines.

C'est avant tout dans l'histoire de la constitution de ces deux disciplines que l'on peut saisir les divergences qui demeurent au fondement de ces modes d'approches, d'analyses et de compréhension des réalités contemporaines.

Mais durant la première moitié du XXe siècle, sociologie et anthropologie apparaissent clairement distinctes : la **sociologie**, confronté aux grandes questions soulevées par le **prolétariat et la paupérisation**, s'interroge sur les **fondements du lien social**. Elle cherche à déterminer les ingrédients indispensables à la **stabilité sociale**. Sa méthode d'investigations privilégiées demeure la statistique, assurant, selon les chercheurs de l'époque, une meilleure distanciation entre le chercheur et son objet et permettant de faire émerger des objets d'étude autonome. L'objet de cette sociologie reste l'interaction entre les institutions et le groupe social, l'interaction entre l'individu et le groupe social,...

La sociologie reste ainsi très liée à un projet politique d'amélioration de la société contemporaine.

III. Histoire de l'anthropologie

L'histoire de l'anthropologie est complexe et bien plus riche que ne le laissent penser certaines approches qui la réduisent à un seul courant. Pour se donner les moyens de saisir le champ de l'anthropologie dans son ensemble, il faut passer par la Grande-Bretagne, l'Allemagne et les Etats-Unis autant que par la France et oser remonter quelque peu dans le temps⁷.

Le projet de fonder une « anthropologie » qui s'attacherait à étudier les mœurs et les croyances des hommes, est né à la fin du XVII siècle. Elle émerge à partir d'une double origine. D'abord de la philosophie qui médite sur l'origine de l'homme et la vie

⁶ Claude Rivière, *Introduction à l'anthropologie*, Payot.

⁷Robert Deliège, *Une histoire de l'anthropologie : Ecoles, auteurs, théorie*, Collection Points Essais, 2006.

en société. Ensuite sur les voyages d'exploration qui ont permis de découvrir des peuples "sauvages" .

1. L'Antiquité : Hérodote

On a tendance à assigner à la naissance de l'ethnologie des dates différentes ; certaines la font remonter à Hérodote, d'autres à Jean-Jacques Rousseau ou à Lewis Morgan. La référence à Hérodote⁸ s'explique par l'intérêt qu'il porta à la description des autres peuples, considérés toutefois comme des barbares.

Hérodote est l'auteur d'une grande œuvre historique⁹ (*Historia*) où il définit son projet dans une brève et assez vague introduction. Il y annonce qu'il raconterait les grandes actions accomplies par les hommes, Grecs et Barbares, les exploits dignes d'être gardés en mémoire. Pour empêcher que ce qu'ont fait les hommes, avec le temps, ne s'efface de la mémoire et que de grands et merveilleux exploits, accomplis tant par les Barbares que par les Grecs, ne cessent d'être renommés .

Son œuvre porte sur des sujets bien variés. On y trouve un peu de tout, les divers éléments du récit étant reliés entre eux et avec le sujet principal, les guerres médiques, de façon assez lâche. L'auteur, notamment, est fort attentif à la géographie et se plaît à décrire les pays, les villes, les fleuves, les mers qu'il a découverts au cours de ses voyages ou dont il a entendu parler : Babylone, la mer Caspienne, l'Inde, l'Asie et la Lybie, les fleuves de Scythie... Il s'intéresse à la zoologie et à la botanique. Mais les hommes, leur mode de vie, leurs activités, leur religion retiennent aussi toute son attention. Agrémentée de discours, d'anecdotes de digressions en tous genres, cette œuvre se présente comme une sorte d'encyclopédie, aussi divertissante qu'instructive.

Les sources d'Hérodote¹⁰ sont principalement orales et visuelles. Il rapporte ce qu'il a vu et ce qu'il a entendu dire par les Perses, les Égyptiens les Arabes, les

⁸ Né vers ~484 av. J.-C. à Halicarnasse en Carie (actuellement Bodrum en Turquie), mort vers ~425 (420) av. J.C.

⁹ Son œuvre connue s'intitule « HISTORIA », considérée comme le premier livre de l'histoire européenne . Le mot « histoire » désigne, d'après son étymologie, une enquête ou une narration sur les faits passés de l'humanité, d'un peuple, d'une personne ou d'une société. C'est la science ou la connaissance du passé.

¹⁰ Jean-Marie Hannick, HÉRODOTE

bcs.fltr.ucl.ac.be/ENCYC-1/Herodote.htm . J.-M. Hannick est professeur émérite de l'Université de Louvain

Éginètes, les Thessaliens, etc, des informateurs qui restent généralement anonymes, à part quelques exceptions . Les sources écrites sont invoquées très rarement. En effet note A. Momigliano,

« Quand Hérodote s'occupait d'histoire grecque, il avait très peu de documents écrits à sa disposition : l'histoire grecque se transmettait encore surtout par tradition orale. Voyageant en Orient, il trouvait des témoignages écrits en abondance, mais n'était pas formé à les déchiffrer »¹¹.

Hérodote s'est inspiré également d'Homère et d'Hésiode (un poète grec du VIII^e siècle av. J.-C), sans doute aussi d'autres auteurs qui ne sont pas toujours nommés. Toutefois il faut rappeler avec Jacqueline Worms de Romilly qu' :

« il serait inexact de croire que l'œuvre d'Hérodote se présente [...] comme un ensemble homogène, soutenu d'affirmations bien tranchées. Elle est humaine, libre, changeante. Elle conduit de l'anecdote édifiante à l'analyse politique. On peut même dire que, souvent, on la voit changer de caractère, au fur et à mesure que la réalité dont elle traite se fait plus proche et mieux connue »¹².

Ainsi dans l'Antiquité la plupart des récits mettent en scène la race des hommes, le genre humain et la pluralité des usages et des mœurs, l'œuvre d'Hérodote comporte de nombreuses observations et réflexions sur les mœurs exotiques des populations barbares (les non-Grecs: Scythes Perses, Egyptiens, etc.) visitées.

Hérodote décrit dans le détail les pratiques chamaniques chez les Scythes, le rituel de l'embaumement en Egypte ou la manière de faire des serments et d'exercer la divination chez les peuples de Lybie¹³ :

« Ils mettent la main sur le tombeau des hommes qui ont parmi eux la réputation d'avoir été les plus justes et les plus vaillants, et jurent par eux. Pour

¹¹Momigliano A., *La place d'Hérodote dans l'histoire de l'historiographie*, cite par Jean-Marie Hannick,

¹² Jacqueline de Romilly, Hérodote, dans *Encyclopædia Universalis*, Paris, av. 2003. Jacqueline Worms de Romilly (1913 -2010), est une philologue, femme de lettres, professeur et helléniste française,

¹³ La Libye antique désigne toutes les régions situées entre l'Égypte et les colonnes d'Hercule (dans l'Antiquité romaine, montagnes qui bordaient le détroit de Gibraltar). Hérodote s'intéresse aux peuples qui occupent la côte méditerranéenne de l'Égypte jusqu'à Carthage.

exercer la divination, ils vont aux tombeaux de leurs ancêtres ; ils y font leurs prières et y dorment ensuite. Si pendant leur sommeil ils ont quelque songe, ils en font usage dans leur conduite. Ils se donnent mutuellement la foi en buvant réciproquement de la main l'un de l'autre. S'ils n'ont rien de liquide, ils ramassent à terre de la poussière et la lèchent »¹⁴.

Ainsi de par ses nombreux voyages, Hérodote a pu découvrir de nombreux peuples et la façon de décrire leur aspect physique, façon de s'habiller, de faire la guerre, leurs coutumes, leurs croyances et leur mode de vie fait de son œuvre une précieuse source anthropologique antique, et peut également prétendre selon certains historiens au titre de **père de l'anthropologie**

Hérodote est considéré comme le premier historien de la Grèce (et du monde occidental) et déjà les Anciens l'appelaient le père de l'histoire (Cicéron). Son œuvre témoigne véritablement de la naissance d'un genre ¹⁵. Après divers voyages, il a montré que l'organisation sociale des Egyptiens est conçue par rapport à la religion, que celle des Barbares, c'est-à-dire des non-Grecs, est dominée par l'institution de la royauté. Tandis que les Grecs eux vivent en cités sous l'empire de la loi. Cette curiosité est loin d'être exclusive aux grecs car divers chroniqueurs chinois, persans, hindous, mais surtout arabes vont aussi relater leurs voyages dans le monde médiéval. Notamment des voyages africains pour les Arabes avec le célèbre **Ibn Khaldoun** au XVe siècle et sa description du monde islamique.

2. Moyen Age et Renaissance: regards sur les "sauvages"

Dans l'Antiquité la plupart des récits mettent donc en scène la race des hommes, le genre humain, la pluralité des usages et des mœurs, tandis que les auteurs juifs et chrétiens se réfèrent à la Genèse où sont figurés au départ non pas des hommes mais un seul (puis une femme), présenté comme l'ancêtre généalogie scrupuleusement

¹⁴ Cité par François Hubert, *Regards sur les barbares dans la littérature antique*
https://www.ac-strasbourg.fr/fileadmin/pedagogie/.../Barbares_grecs_et_romains_V3...

¹⁵ Jacqueline de ROMILLY, « HÉRODOTE (~484 env.--425) », Encyclopædia Universalis [en ligne], consulté le 3 janvier 2017. « Cela ne veut pas dire que l'on ne rencontre avant lui aucune espèce de tentative pour relater des événements passés. Les Grecs avaient eu d'abord dans l'épopée un modèle de récit littéraire qui, pour une part au moins, était censé concerner des héros ayant existé et des exploits réels ; ils avaient eu ensuite, peu avant Hérodote, des récits mythiques en prose (traitant de la fondation des villes ou bien des généalogies), dont le contenu était déjà un peu plus historique ; et, d'autre part, ils avaient récemment cherché à mieux connaître les divers pays de la terre : Hécateé avait voyagé et tenté d'y voir clair dans les traditions locales.».

retracé, qui produit finalement tout le genre humain¹⁶. Cette généalogie sera perturbée par l'expulsion d'Adam et d'Eve du paradis et les conditions de leur existence vont changer radicalement. Dès lors, l'origine des hommes descendants d'Adam n'est plus tout à fait ce qu'était Adam à son origine, c'est-à-dire tel qu'il a été créé par Dieu.

Ceci explique en partie l'idée admise durant tout le **Moyen Age** européen, qu'il puisse exister aux confins du monde, de peuples monstrueux - hommes à tête de chien, hommes-loups, cannibales - dont on discute savamment de l'appartenance ou non à l'humanité. Saint Augustin (354-430) pensait par exemple qu'il pouvait exister en Ethiopie des "*hommes et des femmes qui n'avaient pas de tête mais de gros yeux fixés sur la poitrine*". Et de s'interroger sur les origines de ces êtres monstrueux. D'où pouvaient-ils venir? Etaient-ils des descendants d'Adam?¹⁷

A la **Renaissance**, la découverte des Amériques va être l'occasion d'une réflexion nouvelle sur la nature de l'homme. Dès le XVI^e siècle, les récits de voyageurs et de missionnaires tels que Christophe Colomb, puis Hernan Cortés au Mexique sont publiés. C'est le début d'une longue liste de récits, de chroniques et de descriptions de voyages dont certains ont une véritable dimension ethnographique. La découverte des Amériques pose une question de fond aux théologiens qui sont ces sauvages rencontrés aux Amériques? Faut-il leur accorder le statut d'humains?

Le naturaliste Cristovaô Acosta (1515-1580) prit part aux voyages des conquistadores. Le terme *conquistadores* signifie conquérants en castillan et désigne les explorateurs espagnols et plus généralement les chefs d'expédition et leurs soldats qui ont exploré puis conquis le Nouveau Monde du XVe au XVI^e siècle, participant directement à la conquête de l'Amérique. Cristovaô Acosta est l'un des premiers à affirmer **l'unité de l'espèce humaine**. Quant à Bartolomé de Las Casas (1474-1566), prêtre dominicain, missionnaire, écrivain et historien espagnol, il a pris fait et cause pour les Amérindiens, dénonce les pratiques des colons espagnols et affirme lui aussi qu'ils sont des hommes et méritent la même considération que les Européens.

3. XVIII^e siècle: la naissance d'une "science de l'homme"

¹⁶ Bouton-Touboulc Anne-Isabelle. Origines de l'homme, origines des hommes chez saint Augustin. In: *Vita Latina*, N°172, 2005. pp. 41-52.(www.persee.fr/doc/vita_0042-7306_2005_num_172_1_1181)

¹⁷ Ibid.

Il faut cependant attendre le XVIII^e siècle pour que l'anthropologie, comme nouvelle science de l'homme, commence à voir le jour. La nouvelle discipline naît du mariage entre trois courants convergents:

- Les apports des naturalistes (Linné , Buffon) qui cherchent à classer l'homme au sein des espèces naturelles.
- Les réflexions des philosophes des Lumières (de Rousseau à Kant) qui proposent une théorie de la nature humaine.
- Enfin, les récits et les observations issus de la seconde grande vague d'exploration (en Afrique, en Amérique, dans le Pacifique).

c) Apport des naturalistes (Linné , Buffon)

Dans la première partie de son histoire naturelle intitulée *De la Nature de l'homme* (1749), le naturaliste Buffon (1707-1788)¹⁸ veut poser « *les fondements d'une science nouvelle: la science de l'homme* ». Pour Buffon, l'homme possède quelques caractères qui le distinguent de tous les autres animaux: la parole, la pensée, la technique (ou "faculté d'inventer et de perfectionner") et la vie en société (ou, plus précisément, la vie dans une société gérée par des "lois et règles morales"). Ces critères suffisent donc à établir « *une distance infinie entre les facultés de l'homme et celles du plus parfait animal* ». Il n'existe donc pas de gradation entre les animaux les plus évolués et l'humain le plus fruste. L'homme est d'une nature différente de l'animal et « *on ne peut pas descendre insensiblement et par nuances de l'homme au singe* ».

Comme tous les naturalistes (scientifiques) et philosophes de son temps, Buffon tirera la plupart de ses idées sur le sujet à partir des récits de voyage. Semblables aux « misérables » Lapons de Finlande, les Africains que Buffon découvrira dans ces récits et diverses correspondances étaient souvent dépeints comme attardés et illogiques ou encore de simples machines, sans aucune notion du passé ou du futur. Après tout, comment interpréter autrement le comportement à la fois extrême et absurde de ce « groupe » de gens qui, comme les Hottentots, se soumettaient à d'étranges rites tels que, par exemple, l'ablation des testicules ? Et que dire des habitants de Sierra Leone,

¹⁸ Lire Curran Andrew, « Buffon et l'histoire naturelle des Africains », Dix-huitième siècle, 1/2012 (n° 44), p. 183-199. URL : <http://www.cairn.info/revue-dix-huitieme-siecle-2012-1-page-183.htm>
DOI : 10.3917/dhs.044.0183

indolents, paresseux, sans aucune ambition et qui, vivant dans le désert, se contentaient « *de misérables chaumières [...] tandis qu'il ne tiendrait qu'à eux d'habiter de belles vallées ?* » (III, 462).

d) Une anthropologie philosophique (XVIIIe siècle)

Une "anthropologie philosophique" prend également corps au cours du XVIIIe siècle. C'est l'époque où tous les philosophes s'interrogent sur la nature de l'homme et proposent leurs versions des fondements de l'humanité. Helvétius (1715-1771) soutient une conception matérialiste de l'humain dans: de l'Homme, de ses facultés intellectuelles et de son éducation (1772). Pour lui, la formation de l'homme est avant tout forgée par l'éducation qui "peut tout". « *Il n'est rien d'impossible à l'éducation; elle fait danser l'ours* ».

Au début du siècle des lumières, l'enfant est toujours considéré selon ce concept d'une table rase, comme une page « *mal remplie* » : il faut donc remplir, ou redresser, dresser. J-J. Rousseau (1712-1778), dans son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755), imagine ce que pourrait être cet état de nature :

« *Tant que les hommes se contentèrent de leurs cabanes rustiques, tant qu'ils se bornèrent à coudre leurs habits de peaux à se parer de coquillages, à repeindre le corps de diverses couleurs, à perfectionner ou à embellir leur arc et leurs flèches... en un mot, tant qu'ils ne s'appliquèrent qu'à des ouvrages qu'un seul pouvait faire (.), ils vécurent libres, sains, bons et heureux autant qu'ils pouvaient l'être par leur nature (.)* »¹⁹.

Le thème du *bon sauvage* tend cependant à s'éclipser de la scène intellectuelle vers la fin du XVIIIe siècle. L'idée selon laquelle les sauvages sont des êtres frustes, grossiers, et qu'il faut civiliser tend de plus en plus à s'imposer. Rousseau révolutionne le regard porté sur l'enfant: en écrivant son *Emile* 1762. Pour lui, il ne s'agit plus de remplir un vase vide, ni de le dresser, il s'agit de le préserver: il faut élever l'homme à

¹⁹ ROUSSEAU, Jean-Jacques, « Une origine des inégalités », Constructif, 2020/3 (N° 57), p. 5-8. DOI : 10.3917/const.057.0005. URL : <https://www.cairn.info/revue-constructif-2020-3-page-5.htm>

partir de l'enfant en prenant comme base la nature de l'enfant qui est bonne. Rousseau préconise des conditions de vie naturelle dès la naissance de l'enfant.

- **Les premières expéditions ethnographiques**

Les voyages de découverte constituent le troisième pivot de l'anthropologie naissante. Au XVIIIe siècle, l'horizon des terres nouvelles s'élargit avec l'exploration de l'intérieur de l'Afrique, de l'Amérique, des îles du Pacifique. Les expéditions dans les nouvelles contrées comportent presque toujours une dimension ethnographique. Ainsi, l'exploration par le capitaine Cook ou par Bougainville des îles du Pacifique comporte déjà le projet d'effectuer une description ethnologique. Et les expéditions de Mungo Park (1771-1806) en Gambie et sur les bords du Niger s'inscrivent dans le grand projet de dévoiler toutes les régions encore inconnues du continent.

- **Un nouveau regard sur la condition humaine**

Au XVIIIe siècle, une mutation dans la conception de l'homme s'est donc opérée par rapport aux siècles précédents. Philosophes, naturalistes et savants ont forgé peu à peu une nouvelle vision de l'humanité qui s'accorde sur les points suivants:

- ✓ Il n'existe qu'un seul genre humain, différent de tout le reste du genre animal.

On ne croit plus vraiment aux êtres hybrides, aux monstres mi-hommes mi-bêtes. Les "sauvages" sont considérés comme des êtres humains à part entière même s'ils n'ont pas atteint le stade de la civilisation. Au sein de l'espèce humaine, il existe des variétés ou "races" différentes, distinctes selon leurs facultés, habiletés, dignité. On s'accorde à admettre qu'il existe des degrés de civilisation entre "sauvages" et "civilisés". Le mot "civilisation" se développe surtout à l'époque des Lumières. Pour certains (Rousseau), les "sauvages" sont "bons " et libres, et c'est la civilisation qui apporte l'asservissement. A la fin du XVIIIe siècle, ce discours sur le "bon sauvage" s'estompe. L'idée d'une évolution qui va de l'état de sauvagerie à celui de "civilisé", puis l'idée de races, qui dominera toute l'anthropologie du XIXe siècle, commencent à s'imposer.

TD : commentaire du texte de Montaigne « Des Cannibales »

*Ce texte est une critique de Montaigne sur l'attitude paradoxale au regard de la raison des jugements que portent les Européens sur les **coutumes** de l'**autre** monde. Le point de vue exposé renvoie à leurs propres contradictions. Montaigne rapporte des pratiques **barbares** qui ne viennent pas d'un passé lointain mais de l'époque contemporaine de Montaigne. Les guerres de religion sont la vraie **barbarie** puisque dans un même collectif, les hommes vont se déchirer.*

*L'**ethnocentrisme** européen permet de se voiler la face, de ne pas voir nos erreurs et nos contradictions.*

Mais ces autres, qui nous viennent pipant des assurances d'une faculté extraordinaire qui est hors de notre connaissance, faut-il pas les punir de ce qu'ils ne maintiennent l'effet de leur promesse, et de la témérité de leur imposture ? Ils ont leurs guerres contre les nations qui sont au-delà de leurs montagnes, plus avant en la terre ferme, auxquelles ils vont tout nus, n'ayant autres armes que des arcs ou des épées de bois, apointées par un bout, à la mode des langues de nos épieux. C'est chose émerveillable que de la fermeté de leurs combats, qui ne finissent jamais que par meurtre et effusion de sang ; car, de déroutes et d'effroi, ils ne savent que c'est. Chacun rapporte pour son trophée la tête de l'ennemi qu'il a tué, et l'attache à l'entrée de son logis. Après avoir longtemps bien traité leurs prisonniers, et de toutes les commodités dont ils se peuvent aviser, celui qui en est le maître, fait une grande assemblée de ses connaissants ; il attache une corde à l'un des bras du prisonnier, par le bout de laquelle il le tient éloigné de quelques pas, de peur d'en être offensé, et donne au plus cher de ses amis l'autre bras à tenir de même ; et eux deux, en présence de toute l'assemblée, l'assomment à coups d'épée.

Cela fait, ils le rôtissent et en mangent en commun et en envoient des lopins à ceux de leurs amis qui sont absents. Ce n'est pas, comme on pense, pour s'en nourrir, ainsi que faisaient anciennement les Scythes ; c'est pour représenter une extrême vengeance. Et qu'il soit ainsi, ayant aperçu que les Portugais, qui s'étaient ralliés à leurs adversaires, usaient d'une autre sorte de mort contre eux, quand ils les prenaient, qui était de les enterrer jusques à la ceinture, et tirer au demeurant du corps force coups de trait, et les pendre après, ils pensèrent que ces gens ici de l'autre monde, comme ceux qui avaient sexué la connaissance de beaucoup de vices parmi leur voisinage, et qui

étaient beaucoup plus grands maîtres qu'eux en toute sorte de malice, ne prenaient pas sans occasion cette sorte de vengeance, et qu'elle devait être plus aigre que la leur, commencèrent de quitter leur façon ancienne pour suivre celle-ci.

Je ne suis pas marri que nous remarquons l'horreur barbaresque qu'il y a en une telle action, mais oui bien de quoi, jugeant bien de leurs fautes, nous soyons si aveugles aux nôtres. Je pense qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant qu'à le manger mort, à déchirer par tourments et par gênes un corps encore plein de sentiment, le faire rôtir par le menu, le faire mordre et meurtrir aux chiens et aux pourceaux (comme nous l'avons non seulement lu, mais vu de fraîche mémoire, non entre des ennemis anciens, mais entré des voisins et concitoyens, et, qui pis est, sous prétexte de piété et de religion), que de le rôtir et manger après qu'il est trépassé.

Chrysispe et Zénon, chefs de la secte stoïque ; ont bien pensé qu'il n'y avait aucun mal de se servir de notre charogne à quoi que ce fut pour notre besoin, et d'en tirer de la nourriture ; comme nos ancêtres, étant assiégés par César en la ville de Alésia, se résolurent de soutenir la faim de ce siège par les corps des vieillards, des femmes et d'autres personnes inutiles au combat. “ Les Gascons, dit-on, s'étant servis de tels aliments, prolongèrent leur vie. ”.

Et les médecins ne craignent pas de s'en servir à toute sorte d'usage pour notre santé ; soit pour l'appliquer au-dedans ou au-dehors ; mais il ne se trouva jamais aucune opinion si déréglée qui excusât la trahison, la déloyauté, la tyrannie, la cruauté, qui sont nos fautes ordinaires.

Nous les pouvons donc bien appeler barbares, eu égard aux règles de la raison, mais non pas eu égard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie.

Extrait de : Des Cannibales - Montaigne, *Les Essais*

4 - XIXe au XXe s: L'anthropologie, une science autonome

Le XIXe siècle franchit une étape décisive dans la fondation de l'anthropologie comme science autonome. L'époque sera marquée :

- sur le plan intellectuel, par l'évolutionnisme;
- sur le plan des faits, par la découverte de nouveaux territoires;
- sur le plan des méthodes, par l'observation et la comparaison systématiques

des modes de vie des sociétés étudiées.

L'anthropologie naissante est investie d'une mission penser l'homme dans sa globalité et sa diversité. Pour cela, elle met au point ses méthodes: la comparaison systématique entre les cultures et l'observation de terrain. Elle commence à élaborer des théories générales de l'homme, de la formation de la culture.

➤ **L'anthropologie et ses domaines**

Anthropologie ? On rappelle que le terme s'est imposé dans les pays anglo-saxons au début du XXe siècle pour désigner la science de l'homme qui se préoccupe, dans un sens très large, d'étudier l'homme et la vie en société. De fait, l'objet de l'anthropologie fut d'étudier les sociétés dites « primitives » même si son domaine se veut, par vocation plus large. L'anthropologie consiste à étudier l'humain du passé comme du présent. Le mot vient du grec *anthropos* (humain) et *logia* (étude). L'anthropologue étudie autant l'humain que ses espèces voisines, comme les lémuriens, les singes et autres primates. L'anthropologie se subdivise en plusieurs spécialités et sous-disciplines :

- **L'anthropologie sociale et culturelle** : l'étude des cultures et sociétés des quatre coins du monde;
 - L'ethnographie et l'ethnologie : l'étude et l'analyse des peuples du monde, grâce à la recherche sur le terrain et à l'observation participante;
- **L'archéologie** : l'étude des sociétés grâce aux vestiges matériels;
- **L'anthropologie physique et biologique** : l'étude de l'évolution et de la biologie humaine;
 - La paléanthropologie : l'étude de l'évolution des humains et des primates grâce aux vestiges fossilisés;
 - La primatologie : l'étude des primates, dont les gorilles, les chimpanzés, les singes et les lémuriens;
 - L'anthropologie judiciaire : l'application de compétences

- anthropologiques à l'étude de restes humains dans un contexte judiciaire (du crime à l'échelle locale comme du crime de guerre à l'échelle internationale, grâce à l'excavation de la tombe des victimes);
- **La linguistique** : l'étude du langage humain à l'aide de méthodes pour enregistrer et analyser les langues parlées dans le monde ainsi que le langage au quotidien.

L'anthropologie est donc un domaine d'études qui analyse la culture sous toutes ses dimensions : réflexive, comportementale, biologique, communicative et historique. Afin d'analyser les phénomènes humains, les anthropologues utilisent des techniques variées, qui définissent les quatre sous-disciplines classiques : ces domaines - l'anthropologie biologique, l'archéologie, l'ethnologie (ou anthropologie sociale et culturelle), et l'anthropologie linguistique – utilisent des outils d'enquête qui leur sont propres. Dans un sens, l'anthropologie a un seul sujet – l'humain et sa culture – mais quatre façons de l'étudier.

5- Principaux courants de l'anthropologie

a) L'évolutionnisme

L'évolutionnisme dont l'essor a eu lieu la seconde moitié du siècle est une théorie élaborée par les fondateurs de l'anthropologie tels que Lewis Henry Morgan et Edward Tylor et qui s'appuie sur le transformisme (appelé aussi *transmutation des espèces*) de Lamarck²⁰ et de Darwin²¹ concernant l'origine des espèces par voie de sélection naturelle.

Lewis Morgan est le plus marquant des auteurs évolutionnistes, ami des Indiens iroquois qui, dans *La Société archaïque* publié en 1877, schématise l'évolution humaine en trois grandes phases : sauvagerie, barbarie et civilisation. Chaque stade est divisé en période ancienne, moyenne et récente, qui débutent toutes par une

²⁰ Jean-Baptiste de Lamarck (1744-1829) est un naturaliste français. Au début du XIX^e siècle, il a réalisé la classification des invertébrés, qui regroupent environ 80 % des animaux. Il est un de ceux qui ont pour la première fois utilisé le terme de biologie pour désigner la science qui étudie les êtres vivants.

²¹ Charles Darwin (1809– 1882) est un naturaliste anglais dont les travaux sur l'évolution des espèces vivantes ont révolutionné la biologie avec son ouvrage *De l'origine des espèces* paru en 1859. Célèbre au sein de la communauté scientifique de son époque pour son travail sur le terrain et ses recherches en géologie, il a formulé l'hypothèse selon laquelle toutes les espèces vivantes ont évolué au cours du temps à partir d'un seul ou quelques ancêtres communs grâce au processus connu sous le nom de « sélection naturelle ».

invention technologique (l'agriculture à l'aube de la barbarie, le commerce et l'industrie à celle de la civilisation). L'espèce humaine ne fait qu'une : « *Les groupes dits au XIXe siècle "retardés", "inférieurs", "primitifs" correspondraient à un état ancien des sociétés avancées* »²² qui ont constitué les premiers objets sociaux analysés par ces spécialistes. Ces derniers imaginaient que les sociétés se transformaient par étape et recherchaient la loi qui présidait à cette évolution (au sens de progrès). Cela supposait une valorisation des sociétés plus avancées justifiant le colonialisme. De nos jours on préfère utiliser le terme *changement*, aussi vague que le mot *évolutionnisme* mais moins chargé de valeurs (déf. « *estime accordée de façon subjective ou objective en fonction des normes* »²³)

b) Le diffusionnisme

Le diffusionnisme est un courant apparu au début du XXe siècle qui met en cause l'idée évolutionniste de grandes étapes de l'histoire et vise à étudier la distribution géographique des traits culturels en expliquant leur présence par une succession d'emprunts d'un groupe à l'autre. Il est représenté par trois courants (britannique, germano-autrichienne et américaine) et se rapporte à la propagation de traits culturels, aussi bien spirituels (institutions sociales, mythes ou rites) que matériels (types de céramique, techniques agricoles, etc.), de la société où ils sont apparus dans des sociétés culturellement différentes. Or, justement, les recherches des ethnologues ont bien montré entre des cultures géographiquement proches sans doute, mais aussi parfois fort différentes les unes des autres, l'existence de faits de récurrence, qui ne peuvent être expliqués seulement par les lois du hasard. L'évolutionnisme expliquait ces faits de similitude en postulant que toute civilisation passe, au cours de son histoire, par les mêmes étapes de développement. Les partisans du parallélisme ont recours à la notion de convergence : ces similitudes proviennent de ce que les esprits humains en tant que tels étant partout identiques, les mêmes traits culturels peuvent être inventés en divers endroits sans qu'il y ait emprunt, ou encore de ce que, par suite de la similarité des milieux soit extérieurs (savane, forêt), soit intérieurs (mentalités collectives), des institutions et des techniques très différentes à l'origine tendent en se développant à se ressembler de plus en plus, d'une façon externe, d'ailleurs, bien plus que dans leur structure profonde.

²² Claude Rivière, *Introduction à l'anthropologie*, Hachette (3^e édition), 2015, p.33.

²³ Madeleine Grawitz, *Lexique des sciences sociales*, Dalloz, Paris, 1981.

Lediffusionnisme enfin explique ces mêmes similitudes par des emprunts entre sociétés et cultures différentes²⁴.

c) Le culturalisme américain

Le culturalisme²⁵ prend son essor dans les années trente aux Etats-Unis au sein de l'école d'anthropologie culturelle et définit la culture comme système de comportements appris et transmis par l'éducation, l'imitation et le conditionnement (enculturation²⁶) dans un milieu social donné. A la différence des diffusionnistes intéressés par le cadre culturel lui-même, les culturalistes ont donné à leurs travaux une orientation psychologique et ont cherché à savoir comment la culture est présente chez les individus et comment elle oriente leurs comportements. Claude Rivière souligne que :

« Le façonnement de la personnalité s'opère inconsciemment ou consciemment par des institutions et par le jeu des règles ou des pratiques habituelles. Des valeurs dominantes, qui n'excluent pas des variantes et des déviations, permettent de particulariser chaque culture »²⁷.

Le culturalisme tente une description de la société sous les points de vue conjugués de l'anthropologie et de la psychanalyse. En empruntant la notion de culture aux anthropologues, le culturalisme cherche à rendre compte de l'intégration sociale des individus et mettent en évidence l'influence prépondérante de la culture et des habitudes culturelles d'éducation sur la personnalité de base des individus.

d) Le Fonctionnalisme

Le terme s'est imposé en Grande Bretagne dans les années 30-50 grâce Malinowski Bronislan²⁸ (1884-1942) et Radcliffe Brown (1881-1955). Refusant les thèses de l'évolutionnisme, le diffusionnisme, aussi bien que l'explication par des facteurs

²⁴ Roger BASTIDE, « DIFFUSIONNISME », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/diffusionnisme/>

²⁵ Ecole appelée aussi « culture et personnalité » et dont les principaux représentants sont les anthropologues Benedict (1887-1948), Margaret Mead (1901-1978), Ralph Linton (1893-1953), et le psychanalyste Abram Kardiner (1891-1981).

²⁶ Enculturation : Terme anglo-saxon, désigne le moyen par lequel l'individu assimile les traditions de son groupe (Herskovitz). Utilisé parfois par les psychologues sociaux à la place de socialisation ou même d'acculturation ; à tort, car l'enculturation vise davantage la reproduction sociale que le changement dû au contact de cultures différentes. (*Lexique des sciences sociales*)

²⁷ Claude Rivière, *Op. cit.*, p.39

²⁸ Malinowski veut ce courant de pensée au confluent de trois disciplines, pour une étude de l'homme tridimensionnelle et totale. Le fonctionnalisme utilise des idées et des méthodes de l'anthropologie, de la psychanalyse et des sciences naturelles. C'est Malinowski qui a réellement théorisé l'observation participante.

psychologues, le fonctionnalisme privilégie l'étude empirique des faits sociaux sur le terrain et les appréhende comme une totalité ordonnée, passible d'un traitement scientifique. La démarche consiste à remettre dans leur contexte social les faits décrits, afin de les interpréter, puis à expliquer un phénomène social par la totalité (les fonctionnalistes reprennent en partie les idées de Durkheim). La fonction devient un principe explicatif: tout organe a une fonction (comme dans le corps humain). Les organes de la société ont pour fonction d'assurer la cohésion sociale (lien social entre les individus).

e) **La technologie ou ethnotechnologie.**

La technologie consiste en l'étude des techniques. Le fondateur de l'ethnotechnologie est sans conteste Marcel Mauss dans *Anthropologie et sociologie*²⁹ et plus spécialement dans la 6^e partie intitulée « Les techniques du corps ». Pour Mauss le geste technique peut aussi être un geste technique symbolique (gestes rituels ou religieux). C'est une branche de l'anthropologie qui s'intéresse à l'histoire, à l'usage et aux rôles des objets techniques, y compris leur rôle symbolique.

L'étude ethnologique des techniques et des objets ne se limite pas aux techniques et aux objets considérés comme « traditionnels » ou anciens mais également aux faits contemporains¹ et dans toutes les zones géographiques. La technologie est alors face à une grande difficulté : il est souvent délicat de faire la part des choses entre l'efficacité réelle d'un geste technique et son efficacité symbolique.

f) **Le structuralisme**³⁰

Ce courant de pensée se développe pendant l'après-guerre et jusque dans les années 60, 70. C'est un courant essentiellement français avec Claude Lévi-Strauss et ses études structurales sur la parenté et les mythes. Il procède de l'application à l'anthropologie et aux sciences humaines d'un modèle linguistique. Son initiateur fut de Saussure, dans son *Cours de linguistique générale* (1916) qui envisage d'étudier la

²⁹ Une édition électronique réalisée à partir du livre de Marcel Mauss (1902-1938), *Sociologie et anthropologie*. Paris : Les Presses universitaires de France :

classiques.uqac.ca/classiques/mauss_marcel/.../socio_et_anthro_tdm.html

³⁰ Les principaux auteurs et penseurs structuralistes sont: Lévi-Strauss, Roland Barthes, Althusser, Lacan, Foucault et Derrida.

langue comme un système dans lequel chacun des éléments n'est définissable que par les relations d'équivalence ou d'opposition qu'il entretient avec les autres. Cet ensemble de relations forment la structure...

Dans les années 1950, les analyses de Lévi-Strauss des systèmes de parenté (ainsi que sur les mythes) permettent de penser que l'homme, envisagé comme un être pensant, être social, être communiquant avec ses semblables, va pouvoir enfin être un objet de science. Se penchant sur les relations de parenté au sein des sociétés dites "primitives", Lévi-Strauss entreprit de montrer que celles-ci sont régies par des lois d'association et de dissociation comparables à celles régissant les rapports entre les sons au sein d'une langue. Par exemple, les structures élémentaires de la parenté ont pour fonction de déterminer quels conjoints sont interdits et de prescrire la catégorie d'individus à épouser, système déterminant non seulement les conjoints interdits mais aussi la catégorie d'individus à épouser. Ainsi, pour les structuralistes, les types d'arrangements matrimoniaux fixent les limites entre lesquelles jouent les choses individuelles, les considérations sociales et économiques inconscientes (Ils fixent la limite de tous les échanges)³¹.

Remarque

✓ Apport essentiel du structuralisme : Il démontre qu'au-delà de la diversité il Existe des règles universelles, tel l'interdit de l'inceste commun à tous les êtres humains.

g) L'anthropologie française

Avec Emile Durkheim et son neveu Marcel Mauss, c'est au sein de la sociologie que se fonde l'anthropologie française qui se rattache à une ancienne tradition. Après Montaigne, les philosophes et encyclopédistes du XVIIIe siècle - Diderot, et surtout Rousseau, considéré comme « *le plus ethnographe des philosophes* » par Lévi-Strauss - avaient déjà conçu un traitement systématique des matériaux de caractère ethnographique, avaient élaboré des théories de la société et de

³¹<http://www.ac-bordeaux.fr/Etablissement/JMonnet/ses/coursocio/socio.htm>

la culture qui ne se référaient plus au seul « *univers civilisé* »³². Pour Durkheim et Mauss les sociétés primitives sont soudées par la religion et par l'esprit du groupe s'imposent aux individus. Aussi l'étude primordiale des représentations collectives restera longtemps centrée en France sur le phénomène religieux.

IV. Littérature et Anthropologie

Le texte littéraire est riche en informations anthropologiques, la littérature orale et plus particulièrement les contes, est considéré comme un document anthropologique. Ces textes contiennent des informations précises sur la société qui les produit. Ils témoignent à la fois pour elle et pour ce qu'elle a été par le passé. Ils sont le vecteur du passé et véhiculent un savoir, des connaissances à travers le temps.

Les anthropologues apprennent à connaître les peuples et leurs sociétés par l'intermédiaire de leurs traditions et de leurs littératures. Ils s'en servent comme matériau de recherche et comme élément d'information à part entière.

Ecrivains et anthropologues observent, étudient, analysent des sociétés et en tirent des conclusions, des interprétations qui ne sont jamais complètement neutres ni exemptes de subjectivité. En outre leurs regards ne sont pas vierges : ils tiennent compte de ce qu'ils connaissent déjà et ne peuvent pas toujours faire abstraction de certains préjugés, ni de discours faisant autorité dans leur discipline. A cela s'ajoute le problème du langage : la langue parlée par les auteurs dans les textes n'est généralement pas celle dans laquelle celui-ci écrit : une part de (re)création est donc possible. Les interprétations ne sont peut-être pas toutes exactes : la valeur du lexique diffère d'une langue à l'autre.

En outre les références culturelles et les différents sens que revêtent les mots (sens propres, sens figuré, changent de sens en fonction du contexte) peuvent changer totalement la signification d'un énoncé si l'on prend garde. Il faut tenir compte des éventuels problèmes de traductions, à moins d'un bilinguisme complet et parfait.

1. Anthropologie du texte littéraire

³²Georges Balandier, "Tendances de l'ethnologie française I", article publié dans les Cahiers internationaux de sociologie, vol. 27, juillet-décembre 1959, pp. 11-22. Paris, Les Presses universitaires de France. (en ligne)

a) Nature anthropologique de l'œuvre littéraire

L'anthropologie de l'œuvre ou du texte littéraire s'affirme aujourd'hui comme une perspective renouvelant l'acte de lecture, en le replaçant dans un contexte et un horizon culturels. Sans négliger la portée esthétique du texte ou de l'œuvre littéraire, la lecture anthropologique qui peut être faite de cet objet éminemment culturel se fonde sur les approches critiques contemporaines et les dépasse afin de produire un discours qui rend compte des représentations culturelles manifestées par l'œuvre ou par le texte.

Littérature et anthropologie ne sont pas des inconnues l'une pour l'autre¹, elles ont partie liée depuis longtemps avec Montaigne et les Cannibales, Montesquieu et les Persans², ou encore Rousseau et les bons Sauvages³. L'anthropologie est la science qui s'intéresse à l'homme, inscrit dans une culture donnée d'où l'importance du rapport entre l'individu et le groupe. Tout ce qui est produit dans un groupe humain est un fait anthropologique. Des liens intrinsèques lient la littérature à l'anthropologie, en effet ce sont deux disciplines organiquement solidaires ayant des manières de faire et surtout d'écrire similaires. En effet, les textes littéraires et ethnographiques s'appuient en effet sur les mêmes points de départ :

Une observation des lieux, des hommes, du rapport au temps et à l'espace, du langage, du symbolique, du sacré.

Multipliant les perspectives, attentives aux petits faits ou à l'imaginaire des autres : elles savent se comprendre et dialoguer l'une avec l'autre selon différents registres, qu'ils soient scientifique, épique, onirique ou ludique...

En France, on considère que les premiers ethnologues étaient les moralistes du XVI^e et XVII^e siècle tels que Michel de Montaigne, Charles Perrault et Jean de la Fontaine. La littérature qu'elle soit écrite ou orale (les contes en particulier), a toujours été envisagée comme un véritable document anthropologique qui « *rend compte à la fois de la réalité, du rêve, du passé et du présent, du matériel et du vécu* »³³. Elle englobe des informations précises sur la société ou sur le groupe de social qui les a produits.

³³ M. Abdallah-Preteuille et L. Porcher, « *Education et communication interculturelle* », éd., PUF, Paris, 1996, p.138.

Tout texte littéraire est riche en informations anthropologiques, il véhicule un savoir et des connaissances à travers le temps. Luc Collès le voit « *comme un regard qui nous éclaire, fragmentairement, sur un modèle culturel* »³⁴. De ce point de vue, le texte littéraire se présente comme l'outil de découverte de la culture de l'Autre et de la reconnaissance de soi.

b- Claude Lévi Strauss : J.-J.Rousseau, fondateur des sciences de l'homme

La littérature constitue le lieu de tous les hommes, le lieu le plus commun où la nature humaine se donne à voir et à connaître comme le montre Jean-Jacques Rousseau dans l'avant-propos de ses *Confessions* (1782).

➤ Bref résumé des *Confessions*³⁵ de J.-J. Rousseau

Autobiographie couvrant les cinquante-trois premières années de la vie de Rousseau, jusqu'à 1767. L'œuvre aura une publication entièrement posthume : en 1782 pour la première partie et en 1789 pour la deuxième. Elle fonde néanmoins le genre moderne de l'autobiographie et constitue un texte marquant de la littérature française³⁶ et reste sans doute le plus important des ouvrages de Rousseau dont la source principale reste sa propre vie.

Dans ce livre étonnant où s'associent sincérité, humilité et plaidoyer pour lui-même, Rousseau cherche à brosser un portrait positif de sa personne et se présente essentiellement comme une victime de la vie. Il y retrace avec le même soin les éloges et les blâmes dont il a fait l'objet tout au long de sa vie : « *ses fautes, ses faiblesses, ses hontes même passent sous nos yeux avec non moins de vérité que la peinture des nobles instincts de son âme* »³⁷. Chez Rousseau, on ne peut pas séparer l'homme / l'œuvre : il a voulu mettre en effet sa vie en conformité avec ses écrits.

³⁴ L. Collès *Littérature comparée et reconnaissance interculturelle*, éd., Boeck Duclot, Bruxelles, 1994, pp.19-20.

³⁵ [Les confessions, Jean-Jacques ROUSSEAU - Lire en ligne - Livres ...](https://lireligne.net/livre/Jean-Jacques%20ROUSSEAU/Les%20confessions/)

<https://lireligne.net/livre/Jean-Jacques%20ROUSSEAU/Les%20confessions/> 292

Bibliothèque gratuite avec plus de 1300 livres numériques (ebooks) d'auteurs célèbres.

³⁶ Texte complet www.espacefrancais.com/jean-jacques-rousseau-les-confessions/

³⁷ Ernest Lugrin, *Histoire de la littérature française : depuis ses origines jusqu'à la fin du XVIIIe siècle*, 1893 (en ligne, libre accès)

Le titre *Les Confessions* a sans doute été choisi en référence aux *Confessions* de Saint-Augustin. Avec ce titre Rousseau accomplit ainsi un acte sans valeur religieuse à proprement parler, mais doté d'une forte connotation symbolique : celui de l'aveu des péchés, de la confession. Voilà ce que nous lisons dans l'avant-propos de ses *Confessions* :

« *Voici le seul portrait d'homme, peint exactement d'après nature et dans toute sa vérité, qui existe et qui probablement existera jamais. Qui que vous soyez, que ma destinée ou ma confiance ont fait l'arbitre de ce cahier, je vous conjure par mes malheurs, par vos entrailles, et au nom de toute l'espèce humaine, de ne pas anéantir un ouvrage utile et unique, lequel peut servir de première pièce de comparaison pour l'étude des hommes, qui certainement est encore à commencer, et de ne pas ôter à l'honneur de ma mémoire le seul monument sûr de mon caractère qui n'ait pas été défiguré par mes ennemis. Enfin, fussiez-vous, vous-même, un de mes ennemis implacables, cessez de l'être envers ma cendre, et ne portez pas votre cruelle injustice jusqu'au temps où ni vous ni moi ne vivrons plus, afin que vous puissiez vous rendre au moins une fois le noble témoignage d'avoir été généreux et bon quand vous pouviez être malfaisant et vindicatif ; si tant est que le mal qui s'adresse à un homme qui n'en a jamais fait, ou voulu faire, puisse porter le nom de vengeance ».*

Les passages soulignés en gras dans cet avant-propos (1^{er} préambule) font référence à *l'étude de l'homme*, Rousseau place ainsi le texte littéraire (l'autobiographie en particulier) dans le champ d'une anthropologie à venir.

La fonction des *Confessions*, fondamentale ou plutôt fondatrice, consiste à remplir un projet historique (représenter l'histoire de l'homme) et un projet généalogique (dévoiler l'histoire de la pensée du philosophe lui-même).

➤ **Jean-Jacques Rousseau et Claude Lévi-Strauss**

Lévi-Strauss à la fin de *Tristes Tropiques*, écrit : « Rousseau notre maître, Rousseau notre frère, envers qui nous avons montré tant d'ingratitude mais à qui chaque page de ce livre aurait pu être dédiée si l'hommage n'eût pas été indigne de sa grande mémoire ».

Et quand il intervient à Genève, le 28 juin 1962, dans le cadre du 250^e anniversaire de la naissance de Rousseau, il veut voir en lui le "*fondateur des sciences de l'homme*"³⁸. Qu'est-ce qui lui vaut ce privilège ? Ce n'est pas seulement par sa curiosité ethnologique que Rousseau a fondé les sciences de l'homme, c'est aussi et surtout par ses options de méthode.

Au chapitre VIII de *l'Essai sur l'origine des langues*, Lévi-Strauss relève cette formule « *la vue portée au loin* ». Rousseau en bon ethnologue avant l'heure, il donne le conseil suivant :

« *Quand on veut étudier les hommes, il faut regarder près de soi* », là c'est la méthode de l'ethnologie, « *mais pour étudier l'homme il faut apprendre à porter sa vue au loin, ajoute-t-il, il faut d'abord observer les différences pour découvrir les propriétés.* »³⁹

Et là précisément, c'est la méthode de l'anthropologie, telle que l'applique Claude Lévi-Strauss qui avait lui-même repris cette citation dans son discours prononcé à Genève en 1962 et publié depuis dans son *Analyse structurale II*. On trouve ici définies **la position de l'observateur**, qui fait partie de son objet, la valeur heuristique de la distance et **celle de la méthode comparatiste**. Lévi-Strauss assure :

« *Sans crainte d'être démenti, on peut affirmer que cette ethnologie qui n'existait pas encore, il [Rousseau] l'avait, un plein siècle avant qu'elle ne fit son apparition, conçue, voulue et annoncée, la mettant d'emblée à son rang parmi les sciences naturelles et humaines déjà constituées ; et qu'il avait même deviné sous quelle forme pratique – grâce au mécénat individuel ou collectif – il lui serait donné de faire ses premiers pas. Cette prophétie, qui est en même temps un plaidoyer, occupe une longue note du Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes . [...]*⁴⁰

³⁸Le maître, le frère de Lévi-Strauss - Le Point

https://www.lepoint.fr/.../le-maitre-le-frere-de-levi-strauss-13-01-2012-1418529_3.php

³⁹Sebastiani Silvia, « *Jean-Jacques Rousseau (1712-1778). Père de l'anthropologie* », *Les Grands Dossiers des Sciences Humaines*, 2019/9 (N° 56), p. 10-10. URL : <https://www.cairn.info/magazine-les-grands-dossiers-des-sciences-humaines-2019-9-page-10.htm>

⁴⁰ Claude Lévi-Strauss, « *Jean-Jacques Rousseau, fondateur des sciences de l'homme* », *Anthropologie structurale II*, Plon, 1962

Rousseau ne s'est pas borné à prévoir l'ethnologie, il l'a fondée. D'abord de façon pratique, en écrivant ce Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes qui pose le problème des rapports entre la nature et la culture, et où l'on peut voir le premier traité d'ethnologie générale ; et ensuite, sur le plan théorique, en distinguant, avec une clarté et une concision admirables, l'objet propre de l'ethnologue de celui du moraliste et de l'historien : « Quand on veut étudier les hommes, il faut regarder près de soi ; mais pour étudier l'homme, il faut apprendre à porter sa vue au loin ; il faut d'abord observer les différences pour découvrir les propriétés. » (Essai sur l'origine des langues, chap. VIII.)⁴¹

Nous lisons également dans un texte publié par Claude Lévi-Strauss dans *Le courrier de l'Unesco*⁴², l'hommage suivant à Rousseau :

« En conviant un ethnologue à cette célébration, vous permettez à une jeune science de rendre témoignage au génie d'un homme, dont on aurait pu croire qu'une cohorte déjà copieuse, puisqu'elle inclut la littérature, la poésie, la philosophie, l'histoire, la morale, la science politique, la pédagogie, la linguistique, la musique, la botanique et j'en passe suffisait à glorifier tous les aspects. Car, en plus de cela, Rousseau ne fut pas seulement un observateur pénétrant de la vie paysanne, un lecteur passionné des livres de voyage, un analyste averti des coutumes et des croyances exotiques: sans crainte d'être démenti on peut affirmer que cette ethnologie qui n'existait pas encore, il l'avait, un plein siècle avant qu'elle ne fît son apparition, conçue, voulue et annoncée, la mettant d'emblée à son rang parmi les sciences naturelles et humaines déjà constituées; et qu'il avait même deviné sous quelle forme pratique grâce au mécénat individuel ou collectif il lui serait donné de faire ses premiers pas ».

⁴¹ Ibid.

⁴² En mars 1963, 16ème année, et repris dans *Anthropologie structurale* deux, Paris, Plon, 1973. Texte intégral en ligne : consulter WWW.UNESCO.ORG

Aussi l'anthropologie est bien au centre de la réflexion de Jean-Jacques Rousseau. Ce que réaffirme également Robert Derathé dans son article intitulé « *L'homme selon Rousseau* » :

« Toute l'œuvre de Rousseau est axée sur la connaissance de l'homme. Rousseau ramène à l'étude de l'homme tous les problèmes qu'il se pose [...]. Il serait facile de montrer que Rousseau n'aborde le problème de Dieu qu'en fonction de l'homme [...]. C'est dans le même esprit, sans véritable curiosité scientifique, mais avec des préoccupations morales que Rousseau parle de la nature [...]. C'est donc bien l'étude de l'homme et de sa condition qui est au centre de l'œuvre de Rousseau et fait l'unité de sa pensée »⁴³

2. L'œuvre littéraire, objet d'une création, devient objet d'investigation⁴⁴

La lecture d'une œuvre met en présence trois partenaires : l'auteur, l'œuvre et le lecteur. Elle exige la juxtaposition de diverses approches d'un même texte et spécifiant les indices saisis et l'objet construit par chaque approche, permet la définition de leur rapport respectif au texte et à l'anthropologie, ou des conditions d'une délimitation du champ anthropologique de chaque approche textuelle .

Il convient de cerner mieux cette réalité complexe à partir des concepts que fournissent les théories du texte dans chaque approche critique. Aussi il est important de distinguer en particulier les notions d'objet, d'indice, de signe et de symbole¹⁶. Cette clarification permet de mieux décrire les conditions de la lecture et les conditions de l'émergence du sens apparues dans chacune d'entre elles.

3. L'œuvre littéraire s'inscrit dans un champ de relations sociales.

L'œuvre littéraire est un objet anthropologique. Il s'agit bien, en effet, d'une réalité humaine produite dans un groupe humain et d'une réalité éminemment sociale réalisée par un individu en apparence isolé. Rares sont les auteurs qui ne participent à des groupes ou à

⁴³R. Derathé, « L'homme selon Rousseau », repris dans le recueil collectif d'études *Pensée de Rousseau*, Le Seuil, coll. Points, 1984, pp. 109-110. Cf. aussi ses références aux analyses de B. Groethuysen (ibid., p. 176).

⁴⁴Jean-Pierre Gerfaud, Jean-Paul Tourrel, *Lalittérature au pluriel : Enjeux et méthodes d'une lecture anthropologique*, De Boeck, 2004.

des mouvements. La Pléiade, la Préciosité⁴⁵, le Classicisme au XVIIe siècle ; les salons mondains, les Encyclopédistes au XVIIIe siècle; le Parnasse, le groupe de Médan au XIXe siècle (Emile Zola) ; le Surréalisme et le Nouveau-Roman au XXe siècle : une telle prolifération de groupes, ou d'écoles dans l'Histoire de la littérature française ou francophone montre à l'évidence que **le texte littéraire s'inscrit bien dans un champ de relations sociales.**

Toute production littéraire, même et y compris celle d'un auteur qui prétendrait concevoir son œuvre dans l'isolement et dans la singularité, n'est pas sans lien avec les autres auteurs, ni sans lien avec la société. Il reste le fait d'une relation avec une réalité collective, sociale et culturelle qui lui est extérieure. Ainsi que le confirme Pierre Bourdieu dans *Les règles de l'art*⁴⁶: même si le texte littéraire peut être considéré comme la production d'un homme, il n'en est pas moins le fait d'une relation avec une réalité collective, sociale et culturelle qui lui est extérieure.

Le texte appartient à l'ensemble des productions humaines qui sont le fait d'une culture et qui sont l'objet de l'analyse des anthropologues. Il a en commun avec ces autres réalités une existence matérielle qui le définit comme un objet anthropologique, dans la mesure où son auteur, comme les autres producteurs culturels, a mis en œuvre dans sa réalisation une compétence faite de **savoirs** et de **savoir-faire accumulés et transmis socialement**, ce qui n'exclut pas **le talent personnel**⁴⁷.

4. Fonction du texte littéraire

Un texte littéraire a pour fonction de pérenniser, de perpétuer et de fixer pour la mémoire des hommes, les savoirs, les conceptions, les visions du monde, ainsi que les symboles et les mythes du groupe d'appartenance culturelle permettant ainsi aux membres de ce groupe de s'identifier entre eux et en eux.

Comme toute réalisation humaine s'inscrivant dans une culture donnée, le fait littéraire porte la marque de cet environnement humain et de sa culture et l'ensemble

« ⁴⁵Préciosité :Tendance au raffinement dans le jeu des sentiments et dans l'expression littéraire, qui se manifesta en France dans certains salons au cours de la première moitié du XVII^e s.

⁴⁶ BOURDIEU, Pierre, *Les règles de l'art*, Paris, Le Seuil, 1992, p.153.

⁴⁷ GERFAUD, Jean-Pierre et TOUREL, Jean-Paul, *La littérature au pluriel : Enjeux et méthodes d'une lecture anthropologique*, De Boeck, 2004.

des œuvres littéraires élaborées dans cette aire culturelle ou dans une littérature peut donc constituer un terrain d'investigation anthropologique.

En outre il permet de remplir une fonction symbolique plus fondamentale, **celle d'exprimer, dans son essence même, l'identité culturelle du groupe** et dont l'auteur a plus ou moins conscience.

Le texte littéraire transmet en effet des savoirs, des symboles et des mythes et constitue une mémoire des faits ou des actes humains survenus dans la génération de l'auteur ou antérieurement. Il s'agit bien là d'un fait anthropologique, mais sa saisie comme fait anthropologique nécessite une démarche particulière. Seule une lecture de type anthropologique est en mesure de mettre en évidence sa nature .

On rappelle que l'anthropologie est une science qui s'intéresse aux productions de l'homme, inscrit dans une culture donnée : ils soulignent, de ce fait, le rapport entre l'individu et le groupe. Tout ce qui est produit dans un groupe humain est un fait (objet) anthropologique ; ce qui implique donc un observateur et un fait à observer.

De plus De plus, l'œuvre littéraire mobilise un ensemble de compétences transmises socialement (et l'institution scolaire participe de cette transmission), engendre un réseau d'activités socialement reconnues (éditeurs, bibliothécaires...) et traduit une vision du monde en étant le support d'un discours. La nature anthropologique de l'œuvre littéraire étant reconnue, il convient d'en analyser la complexité.

Les champs anthropologiques d'observation (psychologie, sociologie, histoire...) sont des espaces limités, chacun ayant un modèle d'explication spécifique. Néanmoins, quel que soit le champ d'observation choisi, tous les éléments s'organisent selon une cohérence que le lecteur peut conceptualiser. Ainsi, dans une **approche psychocritique**, le lecteur va saisir les différents signes qui vont trouver leur cohérence dans le mythe personnel ; ainsi dans une **approche sociocritique**, le lecteur va saisir les différents thèmes qui vont trouver leur cohérence dans une vision du monde.

V. Diversité des approches et champs disciplinaires de sciences

humaines

1. Quelques approches

Selon Gerfaud et Tourrel, pour saisir une réalité aussi complexe par nature, il faut mettre en œuvre une multiplicité de savoirs et de savoir-faire et gérer la construction de son objet dans une complémentarité des approches qui utilisera des approches aussi diverses que la sociologie, l'histoire, la psychologie, la psychanalyse, la linguistique, la sémiologie, la géographie et la mythologie...

Cette multiplicité des approches place clairement l'analyse anthropologique dans le champ de la complexité du fait anthropologique et culturel. Il y a donc cohérence entre l'œuvre littéraire et la culture qui l'a produite : l'œuvre littéraire est le signe d'une culture ; en conséquence, l'acte de lecture est à la fois travail sur l'œuvre littéraire comme signifiant et recherche de sens par élucidation du signifié. L'unification de l'œuvre s'appuie sur la pluralité et la variété des approches, et sur la multiplicité des indices.

a) L'approche psychocritique

L'approche psychocritique dont les fondements sont ceux de la psychanalyse, permet de faire émerger du texte un discours réitératif et d'interpréter ce discours comme l'expression du psychisme et de l'inconscient d'un homme (ici de l'auteur). Le champ anthropologique dont relève le texte ainsi approché, est celui du symbolique qui correspond à une mythologie personnelle et aux tensions internes liées à l'histoire et à l'élaboration d'une personne.

b) L'approche mythocritique

L'approche mythocritique dont les fondements théoriques sont ceux de la mythologie et de l'anthropologie, permet de reconnaître dans les textes la présence du mythe comme expression d'*un inconscient collectif* au sens où l'entendait, Carl Gustav Jung. Le champ anthropologique dont révèle le texte ainsi approché, est celui de la pensée symbolique ou mythique. Qu'il se définisse comme un récit et que ses structures paradoxales et, dilemmatiques (à une nécessité de choisir) soient les mêmes que celles du mythe, un tel texte qui a les structures d'un mythe, doit être lu et saisi dès lors dans sa dimension anthropologique.

e) L'approche sociocritique²³.

Quant à la sociocritique, elle se fonde sur la sociologie et sur ses postulats théoriques, permet de remettre au jour l'inconscient *collectif social qui a produit le texte et qui l'a nourri de ses contraintes et des tensions ou des aspirations qui le traversent*. Le texte ainsi approché relève du champ anthropologique des *représentations sociales* qui correspondent à la manière dont un groupe social voit le monde à un moment donné de son histoire. Une production symbolique qui est aussi une production sociale devient signe d'une réalité anthropologique.

L'expression « sociologie de la littérature » englobe au sens large toutes les relations entre sociologie et littératures et donc ce que recouvrent les expressions « sociologie littéraire, « sociologie des faits littéraires », « sociologie du texte » et « sociocritique ». La sociologie est la science des phénomènes sociaux. Lorsque les phénomènes analysés sont littéraires, on peut parler de sociologie de la littérature au sens large. La sociologie de la littérature s'intéresse en particulier à trois phénomènes sociaux : les classes sociales, les institutions sociales et les idéologies. Dans l'approche de l'œuvre en elle-même, on s'attache avant tout à dégager et à caractériser la société du texte et à saisir les différents thèmes qui vont trouver leur cohérence dans une vision du monde.

b) L'approche thématique²⁴

L'approche thématique, dont les conceptions esthétiques et les présupposés rejoignent en partie le discours de la psycholinguistique sur l'art, permet de reconnaître dans le texte l'expression d'un imaginaire personnel dans la manière tout à fait singulière dont l'auteur choisit de traiter certains thèmes, à travers leurs variations et leurs motifs.

Le texte ainsi approché relève du champ anthropologique de l'imaginaire et constitue, à proprement parler, un univers imaginaire idiolectal organisé
--

Rappel :

Au sens large la thématique est l'approche qui étudie les contenus, les signifiés d'un texte ou d'un corpus. L'analyse thématique traditionnelle, restreint souvent les contenus étudiés, à ce qu'on pourrait appeler les « grands thèmes », en particuliers existentiels (la mort, l'amour, liberté, création, sexualité, etc.). La critique thématique

tend à exclure les contenus triviaux ou secondaires. La critique thématique en tant que courant critique (Poulet, Richard, Starobinsky, ...) et non plus analyse générale des thèmes, « fonde son analyse sur une conception existentielle de l'écriture : il s'agit alors d'élucider le rapport entre le vivre et le dire d'un auteur (...)»⁴⁸.

c) L'approche intertextuelle .

Cette approche intertextuelle permet de reconnaître dans le texte la présence fragmentaire de codes, de citations... qui relèvent de la culture textuelle de son auteur et de la génération de celui-ci. Le texte ainsi approché relève du champ anthropologique de la littérature et de la textualité conçue comme des phénomènes culturels plus ou moins autonomes. En dernière analyse, les citations faites se font l'écho d'une culture commune.

d) L'approche ethnocritique

L'ethnocritique est une approche relativement récente de la littérature. Le terme est forgé en 1988 par Jean-Marie Privat sur le modèle de « psychocritique », « mythocritique », « sociocritique » pour désigner une méthode d'analyse littéraire, une lecture interprétative de la littérature, qui consiste à articuler les travaux de la poétique du texte et de l'anthropologie de Lévi-Strauss (et de ses continuateurs dont Daniel Fabre était l'un des meilleurs représentants). Elle se propose de mettre en évidence le jeu des variations plus ou moins conflictuelles propres aux grades œuvre littéraires et de retraductions stylistiques et sémantiques originales.

Toutefois la démarche ne se concrétise qu'à partir de 1994, lors de la publication de son ouvrage *Bovary Charivari 1*, essai d'ethno-critique (CNRS Editions)

L'ethnocritique⁴⁹ est avant tout une démarche au sens étymologique du terme : une façon de progresser, une manière d'avancer. Elle ne campe pas sur ses postulats, mais cherche constamment à dépasser ses propres avancées réflexives et à investir de nouveaux domaines d'étude. Suivre les voies de l'ethnocritique, c'est donc parcourir la courbe de ses évolutions, refaire le trajet qui a été le sien jusqu'à présent ; c'est aussi

⁴⁸Benac H. et RéautéB., *Vocabulaire des études littéraires*, Paris, Hachette, 1993, p. 23

⁴⁹Drouet Guillaume, « Les voi(e)x de l'ethnocritique [1] », *Romantisme*, 2009/3 (n° 145), p. 11-23. DOI : 10.3917/rom.145.0011. URL : <https://www.cairn.info/revue-romantisme-2009-3-page-11.htm>

porter une attention particulière aux interrogations qui la caractérisent en tant que démarche. Aussi cette approche démarque des approches ethnographiques qui réduisent l'étude faits culturels à un simple travail d'inventaire de ces faits :

« Il ne s'agit pas, précise Marie Scarpa, de procéder à un simple repérage de faits ethnographiques, mais d'étudier comment cette dernière se les réapproprie, dans sa logique »⁵⁰.

e) L'approche géocritique

La géocritique est l'objet d'un intérêt de plus en plus vif de la part des chercheurs en sciences humaines en général et des comparatistes en particulier, comme ne témoigne le nombre de plus en plus important de colloques et journées d'études qui se placent dans cette perspective. La géocritique, méthode relativement jeune, impulsée par Bertrand Westphal, est définie comme une

« poétique dont l'objet serait non pas l'examen des représentations de l'espace en littérature, mais plutôt celui des interactions entre espaces humains et littérature »⁵¹.

Dans cette approche, il s'agit non pas d'étudier les représentations de l'espace réels en littérature, mais plutôt de s'intéresser aux possibles interactions entre espace réel et espace représenté, en posant comme synthèse fondamentale qu'une représentation littéraire peut, après avoir pris pour référent dans l'œuvre, un espace réel, influé à son tour sur cet espace.

La géocritique nous renseigne donc sur le rapport que les individus entretiennent avec les espaces dans lesquels ils vivent et se meuvent. Elle permet d'opérer un décentrement des analyses spatiales qui, en règle générale, sont égocentrées dans la mesure où elles s'articulent autour du point de vue des personnages ou de l'auteur.

f) L'approche écocritique

⁵⁰ Marie Scarpa, « Pour une lecture ethnocritique de la littérature », Littérature et Sciences humaines, Actes du colloque de Cergy-Pontoise, 17-19 novembre 1999, CRTH/Université de Cergy-Pontoise, Paris.
http://www.ethnocritique.com/wa_files/pour_une_lecture_ethnocritique.pdf

⁵¹ Bertrand Westphal, *La Géocritique, Réel, iction, espace*, Paris, Minuit, 2007, pp.11-18

La géopoétique, la géocritique et l'écocritique ont été fondées à quelques années d'intervalle, entre la fin des années 80 et les début des années 2000, en France pour les deux premières et aux Etats Unis pour l'écocritique.⁵² Elles ont toutes trois en commun le fait de vouloir replacer le lien entre la l'homme et la Terre a-centrée-géo en grec signifie la Terre – ou éco-centrée-oikos, la maisonnée en grec , est à la base du concept d'environnement . Elles ont également pour point commun d'accorder une place prépondérante à la littérature. Ces trois mouvements se sont développés de manière indépendante, sans que de véritables liens se tissent jusqu'à présent.

On considère couramment que le mouvement environnementaliste a débuté dans les années 1960, mais ce n'est qu'au début des années 1990 que le champ émerge dans les études littéraires et culturelles qu'est l'écocritique s'est développé. Le terme *écocritiques* serait cependant apparu à la fin des années 1970⁵³.

L'écocritique est à la fois une méthode critique et un discours éthique, et elle se présente comme un point de convergence entre les arts et les sciences. Elle est définie comme l'étude du « *lien entre la conscience environnementale et l'esthétique littéraire* »⁵⁴.

2. Littérature et anthropologie : actualités d'un dialogue disciplinaire

L'étude des rapports qu'a entretenus la discipline anthropologique avec les littératures contemporaines dès sa naissance (XIXe siècle) et de son installation dans le paysage académique (XXe siècle) a suscité un intérêt certain au cours des dernières années. Puisque les savoirs « *conditionnent les systèmes de représentation à travers lesquels la littérature construit ses images de la réalité et son régime d'intelligibilité* »⁵⁵.

⁵²« Géopoétique, géocritique, écocritique, points communs et divergences », ceriec.univ.angers.fr/_.../confe

⁵³ Dans un article de William Rueckert publié en 1978 et intitulé « *Literature and Ecology : An Experiment in Ecocriticism* »..

⁵⁴Blanc, Nathalie, Denis Chartier, Thomas Pughe, Littérature et écologie : vers une éco-poétique, https://www.cairn.info/revue-écologie_et_politique, 2008.

⁵⁵ Laurence Dahan-Gaida (Dir), *Conversations entre la littérature, les arts et les sciences*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2006, p.16.

Cette science de l'Homme n'a pas manqué d'exercer une influence sur l'écriture littéraire en lui fournissant des cadres intellectuels et des images à investir ; de même, la littérature a constitué un modèle important dans la constitution du métier d'anthropologue et d'ethnologue, comme le prouve le nombre important de textes appartenant à cette discipline que l'on a pu considérer également comme des textes littéraires ⁵⁶ .

Au-delà de cette parenté essentielle, la délimitation de leurs champs et de leurs outils respectifs fait que ces deux disciplines (littérature et anthropologie) se hantent mutuellement, et se tournent chacune vers l'autre dans les moments d'interrogation sur soi.

3. La lecture anthropologique et « la pensée complexe »

Tous les champs anthropologiques peuvent être définis comme des espaces de significations et de représentations et quel que soit le mode d'approche choisi, le système interne de l'œuvre se révèle grâce à : des caractéristiques matérielles et indices de surface (thèmes, champs lexicaux, faits de langue...) à une structure signifiante (mythe personnel...) puis à un système organisateur de l'œuvre, en rapport avec le monde de référence du texte. Ainsi, l'œuvre littéraire est, à la fois, objet, signe et symbole anthropologique.

La lecture anthropologique dépasse les approches partielles en considérant le texte littéraire dans sa complexité, en opérant une convergence des différentes approches ; elle est une démarche d'élucidation des faits textuels et de l'acte interprétatif : elle part de l'observation d'indices textuels pour aboutir à la construction d'un système explicatif cohérent. Elle correspond à ce qu'Edgard Morin appelle « *la pensée complexe* »⁵⁷ .

Jean-Pierre Gerfaud et Jean-Paul Turrel affirment enfin que la lecture anthropologique se construit dans le respect de la cohérence du sens et des structures⁵⁸ ; c'est une démarche qui accroît la conscience culturelle du lecteur et

⁵⁶ Comme par exemple *Les Flambeurs d'hommes* de Marcel Griaule, 1934, *L'Île de Pâques* d'Alfred Métraux 1941 et *Tristes Tropiques* de Lévi-Strauss 1955

⁵⁷ Cité par Jean-Pierre Gerfaud et Jean-Pierre Turrel, *La littérature au pluriel : enjeux et méthodes d'une lecture anthropologique*, De Boeck, 2004.

⁵⁸ Ibid.

permet, par conséquent, la consolidation de son identité culturelle : le texte littéraire fonctionne comme une altérité médiatrice qui permet la compréhension et la reconnaissance de toute identité. Ainsi, dans la lecture anthropologique, les activités didactiques ne visent pas seulement la transmission des savoirs, mais visent l'appropriation de sa propre culture.

2ème partie : Approche théorique de l'œuvre

VI. L'approche anthropologique et sciences humaines

L'approche anthropologique est devenue aujourd'hui incontournable dans les sciences humaines qui réfléchissent sur l'homme, impliquée par leurs démarches, déconstruisent et critiquent leurs objets, redéfinissent le sujet et repensent leurs fondements. En ce sens l'approche anthropologique touche l'ensemble des sciences humaines et sociales au cœur même de ce qui fait leur vocation : comprendre l'être humain dans son unité et sa diversité, sa genèse individuelle et sociale.

La réflexion sur la littérature comme toutes les sciences humaines et sociales n'échappe pas non plus au tournant anthropologique inspiré de l'anthropologie culturelle entre autres et de l'anthropologie philosophique. Certains voient dans la connaissance anthropologique, un travail où l'écriture (et même l'écriture littéraire) prend une part considérable. Si bien qu'ils sont venus à conclure qu'un texte anthropologique appartient au genre narratif.

L'étude des récits de voyage a, elle aussi ; favorisé les voisinages et les croisements entre littérature et anthropologie. La publication de livres qui sont des autobiographies de terrain (le premier célèbre fut *Tristes Tropiques* de Claude Lévi Strauss⁵⁹, suivi de plusieurs ouvrages remarquables de la collection « Terre humaine » - collection dirigée par Jean Malaurie, 1922).

Tristes Tropiques n'est pas un roman, mais à sa parution, en 1955, les membres du jury Goncourt ont songé à lui décerner leur prix, tant l'ouvrage est varié, coloré,

⁵⁹ Né à Bruxelles en 1908, Lévi-Strauss poursuit des études de philosophie avant de se tourner vers l'ethnologie. En 1935, il part pour le Brésil comme professeur de sociologie à l'Université de São Paulo. Au cours des années qui vont suivre, il va étudier les tribus indiennes de l'Amazonie. C'est le récit de ses voyages à l'intérieur de ces sociétés dites « primitives » qu'il racontera, en 1955, dans le livre qui l'a rendu célèbre, *Tristes Tropiques* (Terre Humaine). Il est aujourd'hui reconnu comme un penseur fondamental du XX^e siècle. Claude Lévi-Strauss est décédé le 1er novembre 2009.

humain, et trempé dans une prose abondante et d'une grande précision quant aux descriptions dont elle regorge. *Tristes Tropiques* est un monument inclassable, décrit comme « *une sorte de libre divagation à propos de tout et de rien qui mêle anthropologie et souvenirs personnels, un amalgame de sciences et de contingence, c'est une partition improvisée qui est exécutée avec une grâce infinie* »⁶⁰.

TD : Que vous inspire l'incipit de *Tristes Tropiques* ?

Je hais les voyages et les explorateurs. Et voici que je m'apprête à raconter mes expéditions. Mais que de temps pour m'y résoudre ! Quinze ans ont passé depuis que j'ai quitté pour la dernière fois le Brésil et, pendant toutes ces années, j'ai souvent projeté d'entreprendre ce livre ; chaque fois, une sorte de honte et de dégoût m'en ont empêché. Eh quoi ? Faut-il narrer par le menu tant de détails insipides, d'événements insignifiants ? L'aventure n'a pas de place dans la profession d'ethnographe ; elle en est seulement une servitude, elle pèse sur le travail efficace du poids des semaines ou des mois perdus en chemin ; des heures oisives pendant que l'informateur se dérobe ; de la faim, de la fatigue, parfois de la maladie ; et toujours, de ces mille corvées qui rongent les jours en pure perte et réduisent la vie dangereuse au cœur de la forêt vierge à une imitation du service militaire... Qu'il faille tant d'efforts, et de vaines dépenses pour atteindre l'objet de nos études ne confère aucun prix à ce qu'il faudrait plutôt considérer comme l'aspect négatif de notre métier. Les vérités que nous allons chercher si loin n'ont de valeur que dépouillées de cette gangue. On peut, certes, consacrer six mois de voyage, de privations et d'écœurante lassitude à la collecte (qui prendra quelques jours, parfois quelques heures) d'un mythe inédit, d'une règle de mariage nouvelle, d'une liste complète de noms claniques, mais cette scorie de la mémoire : " A 5 h 30 du matin, nous entrons en rade de Recife tandis que piaillaient les mouettes et qu'une flottille de marchands de fruits exotiques se pressait le long de la coque ", un si pauvre souvenir mérite-t-il que je lève la plume pour le fixer ?

⁶⁰[Tristes tropiques - YouTube](https://www.youtube.com/watch?v=he5ers8cGy0) www.youtube.com/watch?v=he5ers8cGy0 28/05/2019

Pourtant, ce genre de récit rencontre une faveur qui reste pour moi inexplicable. L'Amazonie, le Tibet et l'Afrique envahissent les boutiques sous forme de livres de voyage, comptes rendus d'expédition et albums de photographies où le souci de l'effet domine trop pour que le lecteur puisse apprécier la valeur du témoignage qu'on apporte. Loin que son esprit critique s'éveille, il demande toujours davantage de cette pâture, il en engloutit des quantités prodigieuses. C'est un métier, maintenant, que d'être explorateur; métier qui consiste, non pas, comme on pourrait le croire, à découvrir au terme d'années studieuses des faits restés inconnus, mais à parcourir un nombre élevé de kilomètres et à rassembler des projections fixes ou animées, de préférence en couleurs, grâce à quoi on remplira une salle, plusieurs jours de suite, d'une foule d'auditeurs auxquels des platitudes et des banalités sembleront miraculeusement transmutes en révélations pour la seule raison qu'au lieu de les démarquer sur place leur auteur les aura sanctifiées par un parcours de vingt mille kilomètres.

Qu'entendons-nous dans ces conférences et que lisons-nous dans ces livres ? Le détail des caisses emportées, les méfaits du petit chien du bord, et, mêlées aux anecdotes, des bribes d'information délavées, traînant depuis un demi-siècle dans tous les manuels, et qu'une dose d'impudence peu commune, mais en juste rapport avec la naïveté et l'ignorance des consommateurs, ne craint pas de présenter comme un témoignage, que dis-je, une découverte originale. Sans doute il y a des exceptions, et chaque époque a connu des voyageurs honnêtes ; parmi ceux qui se partagent aujourd'hui les faveurs du public, j'en citerais volontiers un ou deux. Mon but n'est pas de dénoncer les mystifications ou de décerner des diplômes, mais plutôt de comprendre un phénomène moral et social, très particulier à la France et d'apparition récente, même chez nous.

Questions

1. Que reproche l'auteur aux récits de voyage et aux explorateurs.

2. Quelle image du public donnent les deux derniers paragraphes du texte ? Justifiez votre réponse par des références précises au texte.
3. En vous appuyant avec précision sur le premier paragraphe du texte, définissez la profession d'ethnologue telle que la propose Lévi-Strauss...

TD : Le travail de l'ethnologue

Dans le sens strict du terme, *Tristes Tropiques* (...) n'est pas un récit de terrain. Comme le dit la quatrième de couverture, Lévi-Strauss y relate ses « voyages ethnologiques » et renoue ainsi, selon son vœu, avec la « tradition du voyage philosophique » qui a longtemps marqué la littérature européenne. (...): j'aborderai *Tristes Tropiques* par un de ses derniers chapitres, le chapitre xxxvii intitulé « L'Apothéose d'Auguste », dans lequel Lévi-Strauss s'attarde sur une étape de son voyage brésilien « particulièrement décourageante » en raison, notamment, de l'hostilité des indigènes visités. Ce texte m'a d'abord intéressée parce qu'il y est question de l'enquête de terrain et de ses aléas humains. Mais son intérêt ne s'arrête pas là.

Donc, ce que nous comprenons dès le début, c'est que les indigènes ne se sont pas toujours montrés aussi accueillants et coopératifs que l'aurait voulu l'ethnologue. C'est ce problème d'un travail d'enquête dépendant de la bonne volonté des enquêtés qui déclenche une expérience singulière, effectuée sur le terrain même. En suivant pas à pas le récit de cette expérience, nous pouvons saisir la pensée à l'œuvre jusqu'à son aboutissement :

Dans des conditions normales, l'enquête sur le terrain se révèle déjà éprouvante : il faut être levé avec le jour, rester en éveil jusqu'à ce que le dernier indigène se soit endormi et même, parfois, guetter son sommeil ; s'appliquer à passer inaperçu en étant toujours présent ; tout voir, tout retenir, tout noter, faire montre d'une indiscretion humiliante, mendier les informations d'un gamin morveux, se tenir prêt à profiter d'un instant de complaisance ou de laisser-aller ; ou bien savoir, pendant des jours, refouler

une curiosité et se cantonner dans la réserve qu'impose une saute d'humeur de la tribu...

L'expérience du terrain, Nadia Mohi⁶¹

VII. Lecture anthropologique de textes brefs⁶²

1. « Préambule », *Les Confessions* de Jean –Jacques Rousseau, 1765.

Le projet d'écriture de son autobiographie, *Les Confessions*, est venu à Jean-Jacques Rousseau lors d'une crise où il crût mourir (1761). Il écrit alors de nombreuses lettres puis finalement, il décide d'écrire le préambule de Neuchâtel et enfin les *Confessions*.

Préambule aux *Confessions* de Rousseau

*Intus, et in cute*⁶³

Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature; et cet homme, ce sera moi.

Moi seul. Je sens mon cœur, et je connais les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. Si je ne vau pas mieux, au moins je suis autre. Si la nature a bien ou mal fait de briser le moule dans lequel elle m'a jeté, c'est ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu.

Que la trompette du jugement dernier sonne quand elle voudra, je viendrai, ce livre à la main, me présenter devant le souverain juge. Je dirai hautement : Voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je fus. J'ai dit le bien et le mal avec la même

⁶¹ MOHIA, Nadia, *L'expérience de terrain. Pour une approche relationnelle dans les sciences sociales*. La Découverte, « Recherches / Terrains anthropologiques », 2008, 304 pages. ISBN : 9782707153937. DOI : 10.3917/dec.mohia.2008.01. URL : <https://www.cairn.info/l-experience-de-terrain--9782707153937.htm>

⁶² Gerfraud et Tourel, Op.Cit., pp.181-182.

⁶³ Epigraphe qui signifie à l'intérieur et sous la peau

franchise. Je n'ai rien tu de mauvais, rien ajouté de bon; et s'il m'est arrivé d'employer quelque ornement indifférent, ce n'a jamais été que pour remplir un vide occasionné par mon défaut de mémoire. J'ai pu supposer vrai ce que je savais avoir pu l'être, jamais ce que je savais être faux. Je me suis montré tel que je fus : méprisable et vil quand je l'ai été; bon, généreux, sublime, quand je l'ai été : j'ai dévoilé mon intérieur tel que tu l'as vu toi-même. Être éternel, rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes semblables; qu'ils écoutent mes confessions, qu'ils gémissent de mes indignités, qu'ils rougissent de mes misères. Que chacun d'eux découvre à son tour son cœur au pied de ton trône avec la même sincérité, et puis qu'un seul te dise, s'il l'ose : je fus meilleur que cet homme-là.

Les Confessions - Jean-Jacques Rousseau

Comme nous l'avons relevé précédemment, Rousseau annonce de façon assez orgueilleuse, son projet novateur d'écrire son autobiographie. Il annonce ses intentions, revendique la singularité de son moi et son aveu de sincérité.

On repère aisément dans ce texte les visées d'un plaidoyer (défense) : Rousseau cherche manifestement à se défendre et à justifier, aux yeux de ses contemporains, ce qu'a été son existence. En interpellant Dieu et le faisant juge de lui-même et des autres, il ne vise pas moins qu'à confondre ses accusateurs et à innocenter sa propre personne.

Qu'on lise ce texte sous l'angle d'une approche psychocritique, et l'on reconnaîtra, à travers les répétitions du " je " et dans la grandiloquence du propos, les marques d'un ego surdimensionné, ainsi que les manifestations d'une attitude quasi paranoïaque (angoissée) à l'altérité.

Ce même texte peut être lu comme l'expression d'une société en pleine mutation, l'avènement du "je" étant concomitant (voisin) avec celui du sujet bourgeois, signifiant par la même une volonté de reconnaissance « *d'un homme simple (...) sans quartier de noblesse, qui n'en sera que plus capable d'offrir de l'homme une image*

universellement vraie »⁶⁴. Ce refus d'une tradition mortifère (qui se meurt) se fait proclamation d'une nouveauté salutaire, ce qui pousse Rousseau à emprunter au mythe de l'Apocalypse⁶⁵ et aux récits évangéliques leurs figures et leurs situations : « *Que la trompette du jugement dernier sonne quand elle voudra, je viendrai, ce livre à la main, me présenter devant le souverain juge* ».

L'être, qui se sent l'objet d'hostilité de la part des autres, trouve, dans le Souverain Juge (Dieu), qui va, non seulement l'accueillir comme le fils prodige, mais encore le justifier devant « *la foule innombrable de ses semblables* ». Il est rendu de ce fait à l'état d'innocence et de transparence originelles.

L'insistance mise sur l'immédiateté de la relation avec Dieu et sur le caractère confiant et individuel de cette relation paraît au lecteur souligner la prégnance des traits culturels du protestantisme, religion dans laquelle Rousseau a été formé à Genève.

2. Victor Hugo, « *Crépuscule* », *Les Contemplations*, 1856.

Présentation du texte

Hugo compose *Les Contemplations*, recueil de poésie dans lequel il expérimente le genre de l'autobiographie versifiée à la mémoire de sa fille disparue : il définit son recueil comme « *les mémoires d'une âme* », et dit dans la préface : « *Ce livre doit être lu comme le livre d'un mort* ».

Dans « *Crépuscule* », le romantisme hugolien (de Victor Hugo) se fait entendre, dans un décor campagnard crépusculaire et une atmosphère étrange – presque fantastique –, l'injonction (l'ordre) des disparus aux vivants pour qu'ils connaissent l'amour avant de descendre au tombeau.

Dans ce poème composé de sept strophes de quatre vers en alexandrins, le poète exprime sa conception profonde et personnelle de la relation entre le monde des

⁶⁴Jean Starobinski, *Jean-Jacques Rousseau, la transparence et l'obstacle*, Paris, Gallimard, 1971, p.222.

⁶⁵ L'Apocalypse de Jean ou encore Livre de la Révélation, également appelé Révélation de Jésus-Christ suivant les premiers mots du texte, est le dernier livre du Nouveau Testament, où est révélé « ce qui doit arriver bientôt », la fin des temps..

vivants et celui des morts. Le souvenir prend une place prépondérante. Hugo y aborde les thèmes de l'amour, de la joie, mais aussi de la mort et du deuil et exprime sa foi. Ce poème relevant à la fois du registre lyrique et argumentatif, Hugo se fait l'interprète d'un dialogue imaginaire entre un brin d'herbe et un tombeau et conseille au lecteur d'aimer, d'être heureux, de profiter de la vie car, selon lui, « *Dieu veut qu'on ait aimé* ».

Crépuscule

L'étang mystérieux, suaire aux blanches moires,
Frisonne; au fond du bois la clairière apparaît ;
Les arbres sont profonds et les branches sont noires ;
Avez-vous vu Vénus à travers la forêt ?

Avez-vous vu Vénus au sommet des collines ?
Vous qui passez dans l'ombre, êtes-vous des amants ?
Les sentiers bruns sont pleins de blanches mousselines;
L'herbe s'éveille et parle aux sépulcres dormants.

Que dit-il, le brin d'herbe ? et que répond la tombe ?
Aimez, vous qui vivez ! on a froid sous les ifs.
Lèvre, cherche la bouche ! aimez-vous ! la nuit tombe;
Soyez heureux pendant que nous sommes pensifs.

Dieu veut qu'on ait aimé. Vivez ! faites envie,
O couples qui passez sous le vert coudrier.
Tout ce que dans la tombe, en sortant de la vie,
On emporta d'amour, on l'emploie à prier.

Les mortes d'aujourd'hui furent jadis les belles.
Le ver luisant dans l'ombre erre avec son flambeau.
Le vent fait tressaillir, au milieu des javelles,
Le brin d'herbe, et Dieu fait tressaillir le tombeau.

La forme d'un toit noir dessine une chaumière;
On entend dans les prés le pas lourd du faucheur;
L'étoile aux cieus, ainsi qu'une fleur de lumière,
Ouvre et fait rayonner sa splendide fraîcheur.

Aimez-vous ! c'est le mois où les fraises sont mûres.
L'ange du soir rêveur, qui flotte dans les vents,
Mêle, en les emportant sur ses ailes obscures,
Les prières des morts aux baisers des vivants.

Victor Hugo, *Les Contemplations*, II, XXVI (1856)

A travers la description d'un paysage de campagne au crépuscule, le poète créant une atmosphère mystérieuse, nous rend sensible à la présence de l'invisible en dotant la nature de forces surnaturelles.

- Sous l'effet du « vent », le tableau s'anime progressivement : l'étang, personnifié, « frissonne », la nuit tombe et « *Vénus* » monte « *au sommet des collines* ».
- La forêt se peuple de personnages mystérieux qui prennent la parole et créent une atmosphère étrange : « *L'herbe s'éveille et parle* », parfois même au style direct (v. 10-12)
- Identifiant une communication entre le monde d'ici-bas et l'au-delà, l'auteur suggère à son lecteur un retour de la mort à la vie, tirant la conclusion de cet échange mystérieux, l'exhorte à vivre et à aimer. : « Aimez-vous ! ».
- Des voix d'outre-tombe, des personnages, des présences indistinctes, parfois allégoriques, se croisent : « *Vénus* », à la fois étoile et déesse de l'amour, de simples « *passants* » – des femmes peut-être, couvertes de « blanches mousselines » –, un « faucheur » au pas lourd, dans le vent « l'ange du soir ».
- Par touches successives, une vie minuscule s'anime : « l'herbe » « s'éveille », le « ver luisant » « erre avec son flambeau », les « sépulcres » eux-mêmes ne « dorm[ent] » plus, le « tombeau » tressaille.

Les éléments répétitifs (vie/ mort) qui ne manquent pas dans ce texte permettent d'y voir en filigrane les figures et les structures d'un **mythe personnel**, tant il est vrai que ce qui semblait mort tend constamment à revivre et que les morts eux-mêmes incitent les vivants à vivre. L'approche **psychocritique** du texte permet donc

de mettre en lumière un travail de deuil, tout se passant comme si l'auteur s'emploie à rompre symboliquement avec l'objet perdu et à dépasser le traumatisme de sa perte.

L'approche le texte par la **sociocritique** permet de constater que le monde décrit y est en effet dominé tout à la fois par l'obscurité, la nuit et la mort, mais aussi par les forces vives et par des zones de lumières. Victor Hugo ne traduit-il pas de la sorte le désarroi des républicains dispersés par le coup d'état du 2 décembre 1851, et leur refus de sombrer tout à fait dans le désespoir ?

Au-delà du réinvestissement (réutilisation) de références mythologiques antiques, comme la figure de Vénus ou dans les formes traditionnelles d'un panthéisme⁶⁶ quasi animiste⁶⁷, le texte laisse voir de **multiples représentations empruntées à la culture chrétienne** (les Évangiles ordonnent : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même »).

Le poème reproduit les structures d'un mythe. Selon la logique de ce texte, le monde naturel et l'homme, loin d'être promis seulement à un parcours funeste (mortel), sont également appelés à vivre une nouvelle vie qui les entraîne dans la sphère du divin.

3. André Malraux, le Sacrifice de Katow, *La Condition humaine*

- **Notes sur *La Condition humaine***

Ce roman fut écrit par André Malraux, homme politique et intellectuel français aventureux, en 1933, pendant l'entre-deux-guerres qui fut une période très riche notamment au niveau culturel. *La Condition humaine*, inspirée du massacre de Shanghai de 1927, traite de l'héroïsme et de l'engagement révolutionnaire par ses deux héros : Kyo et Katow. Dans l'extrait proposé ici, Malraux relate qu'après avoir été

⁶⁶Doctrine philosophique selon laquelle « Dieu est tout ».

⁶⁷Croyance en un esprit, une force vitale, qui anime non seulement les êtres vivants, mais aussi les objets et les éléments naturels (les pierres ou le vent).

emprisonnés puis condamnés à brûler vifs, Kyo s'est suicidé à l'aide du cyanure qu'il possédait et Katow, au lieu de faire la même chose, décide de faire don du sien à deux prisonniers chinois pour leur permettre d'éviter le bûcher.

Ce texte nous fait donc le récit du sacrifice de Katow facilitant le suicide de deux révolutionnaires chinois. On peut repérer dans ce texte, les conditions de détention des révolutionnaires à la présence des gardes. Les prisonniers dans leur détention commune sont amenés à parler bas, à privilégier les contacts et les gestes pour communiquer.

TD : Lecture anthropologique du texte extrait de *La Condition humaine de Malraux*

Le sacrifice de Katow

Malgré la rumeur, malgré tous ces hommes qui avaient combattu comme lui, Katow était seul, seul entre le corps de son ami mort et ses deux compagnons épouvantés, seul entre ce mur et ce sifflet perdu dans la nuit. Mais un homme pouvait être plus fort que cette solitude et même, peut-être, que ce sifflet atroce : la peur luttait en lui contre la plus terrible tentation de sa vie. Il ouvrit à son tour la boucle de sa ceinture. Enfin :

- Hé là, dit-il à voix très basse. Souen, pose ta main sur ma poitrine, et prends dès que je la toucherai : je vais vous donner mon cyanure. Il n'y en a absolument que pour deux.

Il avait renoncé à tout, sauf à dire qu'il n'y en avait que pour deux. Couché sur le côté, il brisa le cyanure en deux. Les gardes masquaient la lumière, qui les entourait d'une auréole trouble ; mais n'allaient-ils pas bouger ? Impossible de voir quoi que ce fût ; ce don de plus que sa vie, Katow le faisait à cette main chaude qui reposait sur lui, pas même à des corps, pas même à des voix. Elle se crispa comme un animal, se

sépara de lui aussitôt. Il attendit, tout le corps tendu. Et soudain, il entendit l'une des deux voix :

- C'est perdu. Tombé.

Voix à peine altérée par l'angoisse, comme si une telle catastrophe n'eût pas été possible, comme si tout eût dû s'arranger. Pour Katow aussi, c'était impossible. Une colère sans limites montait en lui mais retombait, combattue par cette impossibilité. Et pourtant ! Avoir donné cela pour que cet idiot le perdît !

- Quand ? demanda-t-il.

- Avant mon corps. Pas pu tenir quand Souen l'a passé : je suis aussi blessé à la main.

- Il a fait tomber les deux, dit Souen.

Sans doute cherchaient-ils entre eux. Ils cherchèrent ensuite entre Katow et Souen, sur qui l'autre était probablement presque couché, car Katow, sans rien voir, sentait près de lui la masse de deux corps. Il cherchait lui aussi, s'efforçant de vaincre sa nervosité, de poser sa main à plat, de dix centimètres en dix centimètres, partout où il pouvait atteindre. Leurs mains frôlaient la sienne. Et tout à coup une des deux la prit, la serra, la conserva.

- Même si nous ne trouvons rien... dit une des voix.

Katow, lui aussi, serrait la main, à la limite des larmes, pris par cette pauvre fraternité sans visage, presque sans vraie voix (tous les chuchotements se ressemblent) qui lui était donnée dans cette obscurité contre le plus grand don qu'il eût jamais fait, et qui était peut-être fait en vain. Bien que Souen continuât à chercher, les deux mains restaient unies. L'étreinte devint soudain crispation :

- Voilà.

Ô résurrection !... Mais :

- Tu es sûr que ce ne sont pas des cailloux ? demanda l'autre.

Il y avait beaucoup de morceaux de plâtre par terre.

- Donne ! dit Katow.

Du bout des doigts, il reconnut les formes.

Il les rendit- les rendit - serra plus fort la main qui cherchait à nouveau la sienne, et attendit, tremblant des épaules, claquant des dents. "Pourvu que le cyanure ne soit pas décomposé, malgré le papier d'argent", pensa-t-il. La main qu'il tenait tordit soudain la sienne, et, comme s'il eût communiqué par elle avec le corps perdu dans l'obscurité, il sentit que celui-ci se tendait. Il enviait cette suffocation convulsive. Presque en même temps, l'autre : un cri étranglé auquel nul ne prit garde. Puis, rien.

Katow se sentit abandonné. Il se retourna sur le ventre et attendit. Le tremblement de ses épaules ne cessait pas.

Malraux, *La condition humaine* 1933 (éd. Folio, 1995, pp. 296-310)

Ce texte est déterminé par le linéament religieux. La lecture anthropologique contribue à une véritable intelligibilité du texte, de la culture qui l'a produit et, par-là même, à l'intelligibilité par les lecteurs de la dimension religieuse qui marque cette œuvre de culture.

Le narrateur dans ce texte met en évidence la complicité et la fraternité qui lient ces hommes entre eux. Tout en privilégiant le point de vue de Katow, il cherche à souligner l'intensité de la relation qui lie celui-ci à ses camarades dans cet instant (un des points culminants de l'œuvre). Les protagonistes éprouvent, pourrait-on dire, dans leur chair cette fraternité d'hommes condamnés à un même destin tragique. Le sacrifice que Katow en faisant don de son cyanure (salvateur) permettre à ses camarades d'avoir une mort plus humaine et plus digne.

Cette vision du monde telle qu'elle apparaît dans ce texte rejoint les aspirations de la société des années 30 à un renouvellement social et spirituel exprimées alors, tant dans le domaine de la pensée que celui de l'action, à travers des références aussi diverses que mouvement surréaliste, le communisme et le personnalisme⁶⁸.

⁶⁸ « Le mot "personnalisme" (...) a reparu en France vers 1930 pour désigner les premières recherches de la revue *Esprit* autour de la crise politique et spirituelle qui éclatait alors en Europe. Le Vocabulaire philosophique

Le texte ne se fait pas moins l'écho de l'histoire personnelle et familiale de l'auteur. Le suicide des deux compagnons de Katow (la fraction du cyanure en deux et la perte des capsules), n'exprime-elle pas une obsession intime liée à un traumatisme familial, celui du double suicide des ascendants paternels de Malraux (grand-père et père)?

Dans ce contexte, le don que Katow fait de sa propre vie, associé au geste de la main qui accompagne ce don et cette mort, peut être interprété, d'abord comme une identification assumée au tragique des ascendants morts, mais aussi comme le maintien d'un lien par-delà la rupture de cette mort et surtout comme l'assentiment (l'approbation) symbolique pleinement assumée de leur suicide, dans l'acceptation de l'altérité qu'implique une décision libre.

Les différentes approches qui rendent compte du sacrifice de Katow, reconnaissent en celui-ci les marques d'un système culturel et de son mythe fondateur.

On sait que l'auteur a été fortement imprégné par la lecture des récits bibliques. C'est ainsi que le texte pourrait correspondre au mythe correspondant aux fondements de la culture judéo-chrétienne. Le texte met en évidence une identification entre le sacrificateur et la victime. Le texte décrit le sacrifice héroïque de Katow dans les termes d'une liturgie (office) du partage qui rappelle la Cène du jeudi-Saint chez les Chrétiens. Une telle référence culturelle s'impose d'autant plus que le texte porte en soi la marque du paradoxe qui est celui du récit fondateur du christianisme : **Mort et Résurrection du Christ**.

La dimension christique du texte se traduit par les noms ou les syntagmes "*auréole trouble*", "fraternité", ainsi que l'exclamation : "Ô résurrection !" et l'onomastique (Katow = catho = catholique)

de Lalande (PUF) lui donne droit de cité dans sa 5e édition de 1947. Mais ce qu'on appelle aujourd'hui le personnalisme n'est rien moins qu'une nouveauté.

Philosophe, grande figure de la scène intellectuelle des années 1930-1940, influencé à la fois par Henri Bergson et Charles Péguy, **Emmanuel Mounier** (1905-1950) a recherché, avec la revue *Esprit* (1932) et l'incessante promotion de ce courant de pensée attaché à tenir à distance les **impasses idéologiques et politiques à la fois du fascisme et du communisme, à mettre en avant une doctrine fondée sur la fraternité et la pluralité.**

-Le passage évoque le Cène du Jeudi saint précédant la Passion du Christ, relatée dans les Evangiles. Katow fait penser au Christ, les deux jeunes chinois aux disciples, le comprimé de cyanure au pain consacré ("*Ceci est mon corps, ceci est mon sang*"). Katow semble imiter le Christ : "*Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis.*"

-L'épisode de la chaudière de la locomotive est relié par certains commentateurs à celui du Buisson ardent (la manifestation de Yahvé –Dieu- à Moïse dans le désert et la promesse de la sortie du peuple Hébreu du "*pays de servitude*", l'Egypte).

-D'autres relient cet épisode à celui des trois hébreux dans la fournaise⁶⁹.

La dimension christique du texte est surprenante dans la mesure où Katow est un militant communiste qui n'est pas censé croire en Dieu. L'idéal communiste a pu revêtir, au moins à ses débuts et avant qu'il ne dégénère en bureaucratie et en dictature, une dimension "messianique", le Messie (le sauveur de l'Humanité) étant représenté dans la doctrine communiste par le Prolétariat.

Le narrateur exprime dans ce texte l'ambiguïté d'un "*humanisme athée*" qui a cessé de croire en Dieu, mais qui a conservé une partie des valeurs et des idéaux du christianisme (l'amour du prochain, la compassion, la fraternité, le don de soi...)

"*Voilà. Ô résurrection !*" Ces deux phrases transcrivent la pensée de Katow (focalisation interne).

Le mot "résurrection" fait allusion à la victoire du Christ sur la mort. Katow ne pense probablement pas que la mort puisse être vaincue comme le croient

⁶⁹ Après la ruine de Jérusalem et du temple, Nabuchodonosor, enorgueilli de ses victoires, fit élever une statue d'or de soixante coudées de hauteur, et commanda, sous peine de mort, à tous ses sujets de l'adorer. Les grands du royaume, jaloux d'Ananias, du Misaël et d'Azarias, les accusèrent de mépriser l'ordre du roi.

-Nabuchodonosor entra en colère et ordonna de jeter les trois hébreux dans une fournaise ardente. Mais l'ange du Seigneur descendit du ciel, écarta les flammes, et forma au milieu de la fournaise comme un vent frais et une douce rosée ; de sorte que le feu ne brûla que leurs liens, sans même toucher à leurs habits. Ananias, Misaël et Azarias marchaient au milieu des flammes, louant et bénissant Dieu, et invitant toutes les créatures à le bénir avec eux.

Nabuchodonosor, étonné de ce prodige, éleva en dignité les trois jeunes Hébreux. Il fit un édit pour publier les merveilles que le Dieu Très-Haut avait opérées dans son royaume, et pour ordonner à ses peuples de l'adorer.

Chrétiens, mais du moins a-t-il réussi à surmonter l'absurde en dépassant sa solitude initiale ("Katow était seul...") par le don ("le plus grand qu'il eût jamais fait"). Katow n'est pas un héros stoïcien (courageux) de la volonté ; ce n'est pas la volonté qui le met debout et lui permet d'échapper à l'absurde, du moins pas la volonté solitaire, mais l'expérience concrète de la fraternité.

Le mot "**résurrection**" s'applique donc à lui-même. Katow, solitaire et désespéré, face à la tentation d'un suicide égoïste, "ressuscite" dans la fraternité retrouvée qui lui redonne, contre l'absurde, le sens de son combat et de sa vie et se tient prêt à marcher dignement vers le supplice.

Les limites de l'approche mythocritique :

Toutefois, il faut signaler que cette démarche est complexe étant donné qu'elle suppose d'importants prérequis mythologiques. La connaissance des mythes antiques notamment peuvent apparaître comme relevant d'une culture passéiste.

VIII. Pistes pour une lecture anthropologique d'une œuvre complète : *Frankenstein ou le Prométhée moderne* Mary Shelley

Frankenstein ou le Prométhée moderne peut être considéré comme l'ancêtre de la science-fiction. Cette œuvre semble avoir tracé à elle seule toute la structure globale de la science-fiction en raison du nombre élevé et de l'originalité des thèmes abordés et traités en profondeur. On pourrait prétendre dans une certaine mesure qu'il s'agit non seulement de l'ancêtre, mais également du prototype même de ce genre littéraire. Cette œuvre est susceptible d'être approchée par diverses méthodes de lectures, vu le nombre ahurissant de thèmes qui y sont développés.

1. L'auteure Mary Shelley

Née en 1797, Mary Godwin Wollstonecraft baigne dès son plus jeune âge dans un univers intellectuel propice à la création: sa mère, Mary Wollstonecraft, est considérée comme la première féministe anglaise. Son père quant à lui, William Godwin, est philosophe, romancier, mais aussi un penseur précurseur de l'anarchisme. Mary Godwin a eu une vie extrêmement tourmentée, aussi tourmentée que celle du héros de son roman, Victor Frankenstein. Sa mère meurt à son accouchement. A l'âge de 16 ans, en 1814, elle s'enfuit de chez son père William Godwin, un célèbre philosophe, pour aller vivre avec le poète libertin Percy Bysshe Shelley connu pour ses aventures féminines et son mode de vie débridé, en effet, ce dernier est un homme marié par ailleurs (marié à Harriet Westbrook). Celle-ci, enceinte, se suicide le 10 décembre 1816 après la proposition de son mari d'une vie à trois (avec Mary Godwin également enceinte de lui). Juste 20 jours plus tard (le 30 décembre), Mary et Shelley se marient. Mary donne alors naissance à une fille qui meurt quelques mois plus tard.

A la suite de cela, elle fait un rêve étrange dans lequel elle ranime son bébé mort en lui frottant le corps. Elle perdra deux autres enfants jusqu'en 1818, son mari meurt peu après, en 1822. L'année 1816 se présente comme une année charnière pour Mary Shelley, celle de la naissance de son premier enfant (qui meurt quelques mois plus tard), le mariage avec Shelley et également la naissance de sa célèbre œuvre Frankenstein. L'idée de ce roman naît au cours d'une visite que Mary et Shelley ont effectué en juin 1816 chez Lord Byron qui habite près de Genève. Ce dernier propose à ses hôtes d'écrire chacun une histoire de fantôme. Mary n'y arrive pas sur le champ mais quelques jours plus tard, à la suite de la lecture d'un passage de *Fantasmagoriana* de Johann Appel, elle fait un rêve bizarre où elle voit un étudiant penché sur une chose étrange qu'il essaie de ranimer. Ces deux événements amènent Mary Shelley à commencer l'écriture de Frankenstein. L'œuvre se termine au printemps 1817 et est publiée sous un nom anonyme. En 1850, elle la publie sous son vrai nom

Le mythe de Frankenstein est né en cette même année 1816, en Suisse, où Mary résidait avec Shelley, et quelques amis du poète dont Lord Byron. S'adonnant à la

lecture des romans noirs et terrifiants qui connaissaient leur âge d'or à l'époque (par exemple les *Mystères d'Udolphe* d'Ann Radcliffe, les *Elixirs du Diable* d'E.T.A. Hoffmann parus en 1815-1816 ou encore au *Moine de Lewis*, entre autres), le petit cercle d'amis se lance un défi: écrire une histoire terrifiante avec des revenants. Mary va se lancer immédiatement dans la rédaction de ce qui deviendra *Frankenstein* ou le *Prométhée moderne*, un roman célèbre qui relatant l'histoire d'un scientifique qui veut prouver que les hommes peuvent devenir les égaux de Dieu. Le mythe de Prométhée a vite tourné court lorsque la machine sensée se révéler parfaite s'est retournée contre son propre créateur...

2. Résumé rapide

Frankenstein ou le Prométhée moderne est un roman épistolaire publié anonymement le 1er janvier 1818 par Mary Shelley, et traduit pour la première fois en français en 1821. Il relate la création par un jeune savant suisse, Victor Frankenstein, d'un être vivant assemblé avec des parties de chairs mortes. Horrifié par l'aspect hideux de l'être auquel il a donné la vie, Frankenstein abandonne son « monstre ». Mais ce dernier, doué d'intelligence, se venge par la suite d'avoir été rejeté par son créateur et persécuté par la société.

Le système narratif est fondé sur une série de récits en abyme enchâssés les uns dans les autres. Robert Walton, lors de son voyage au Pôle Nord, rencontre un certain Victor Frankenstein à qui il sauve la vie. Ce dernier lui raconte le récit de sa malheureuse vie: il s'agit d'un étudiant habitant à Genève ayant découvert le secret de donner la vie. Ce dernier crée une créature extrêmement hideuse, à ce point qu'au moment même où le «monstre» prend vie, Frankenstein prend la fuite. Cependant le «monstre» le poursuit en tuant ses proches, surtout après le refus de ce dernier de lui fabriquer une compagne. Frankenstein décide alors de supprimer lui-même le monstre. Ce dernier l'entraîne vers le Pôle Nord où Frankenstein s'égare et finit par mourir. Le «monstre» apprenant la mort de son créateur, pris de remords, décide alors de mettre

fin à sa propre vie. A la fin du roman, Walton assiste à la disparition du «monstre» dans le bouillard.

3. Les influences religieuses, littéraires et philosophiques dans *Frankenstein ou le Prométhée moderne*

Les traces de ces influences sont multiples. Dans son article « *Le monstre de Victor Frankenstein...* », Joanna Pomian cite M.Hindle qui souligne que :

*«Mary Shelley n'a jamais emprunté aucun élément spécifique pour son histoire aux différents auteurs qu'elle a lus, mais, plutôt, elle était prête à accepter ce que son imagination lui offrait, influencée, ainsi qu'il fut naturel, par ses expériences littéraires»*⁷⁰

Les références importantes relevées permettent d'aboutir à la complétude de l'œuvre contribuent à une meilleure compréhension du texte, on cite:

- les écrits scientifiques, spécialement ceux consacrés à l'électricité, au galvanisme, et à la chimie;
- les différentes théories philosophiques, sociales et politiques, à commencer par celle de son père, W.Godwin, et de son mari P. Shelley, en passant par les idées largement discutées et étudiées au XVIIIème et au début du XIXème siècle, comme celles de «Tabula Rasa» de J. Locke, ou celles portant sur le rôle et le pouvoir de l'éducation et l'influence de la civilisation de J. J. , Rousseau (notamment *Emile ou l'éducation*, auquel elle emprunte plusieurs passages) ;
- les mythes anciens, comme celui de Prometheus
- et enfin, les idéaux «romantiques» présents dans la littérature anglaise et allemande du XVIIIème et du début du XIXème siècle.

⁷⁰ Cité par Pomian Joanna. Le monstre de Victor Frankenstein : une créature communicante .Quaderni, n°15, Automne 1991. Organisme : modèle pour la communication ? pp. 39-53.
DOI : <https://doi.org/10.3406/quad.1991.1287>
www.persee.fr/doc/quad_0987-1381_1991_num_15_1_1287

- Présence -absence de la religion

4. *Frankenstein ou le Prométhée moderne*, ses lectures et ses réécritures

Le mythe de Prométhée, formé de traditions confuses, contradictoires et de diverses époques, remonte aux temps les plus anciens de la Grèce. La *Théogonie* d'Hésiode est le livre le plus ancien qui nous le fasse connaître. Cinq siècles après, Eschyle composa trois tragédies dont Prométhée était le sujet : *Prométhée ravisseur du feu*, *Prométhée enchaîné*, *Prométhée délivré*. La seconde seule nous est parvenue; Prométhée y paraît comme le père, de toute civilisation : il a donné aux hommes le feu qui leur fera trouver beaucoup d'arts; il leur a enseigné à se construire des habitations, à observer les astres, à distinguer les saisons, à accoupler les animaux sous le joug, à atteler les coursiers, à exploiter les mines; il a inventé l'écriture, la science des nombres, la médecine, l'art nautique, la divination.

Les Chrétiens ont voulu encore y voir des analogies avec la révolte de Satan, la chute d'Adam, et la rédemption de Jésus. Pour ce dernier rapprochement, Lactance et Tertullien s'appuient sur cette ressemblance qui existe entre Jésus et Prométhée, que tous deux se sont dévoués pour le bonheur du genre humain. Le mythe de Prométhée a offert par son obscurité même, une source d'inspiration des plus fécondes comme le célèbre *Frankenstein ou le Prométhée moderne* de Mary Shelley.

a) Frankenstein, Dieu créateur

La religion est-elle absente dans le texte de Shelley comme elle l'était d'ailleurs dans sa vie ? Mary Shelley semble être une personne non religieuse. Cependant, à la lecture de son roman, on décèle une attitude qui pourrait être qualifiée de contre-religieuse. Il s'avère que Shelley n'ignore pas simplement la religion et la laisse de côté, mais se prononce contre elle.

En effet à la fin du volume I, Frankenstein semble très similaire à l'histoire du livre de la Genèse. Tout comme Adam souhaite un compagnon, la créature souhaite la même chose. Et nous pensons que tout comme Dieu, Frankenstein va tenter d'exaucer le souhait de sa création. La créature «implore la bonté et la compassion [de Frankenstein]», mais Frankenstein finit par agir comme une terrible figure paternelle (Shelley, 119). Frankenstein change d'avis et décide de nier le souhait des créatures. Ainsi, la similitude de Frankenstein avec Dieu et un père en général semble diminuer. le questionnement qui se profile à la lecture de ce texte est le suivant ? La religion est-elle nécessaire pour des décisions moralement justes? La seule façon de répondre à cela est de regarder les similitudes et la différence entre le Frankenstein de Shelley et la Bible, et ce que Shelley en fait

Les personnages de Shelley sont porteurs de références de plusieurs personnages bibliques. Il ne fait aucun doute que Frankenstein agit de la même manière que Dieu au début du livre. Cependant, son manque de respect pour son «fils» ou sa création semble le rétrograder au rang de père. Cela pourrait presque être Shelley se moquant du concept d'un dieu, qui soi-disant vous crée, puis vous jette simplement dans le monde pour vous débrouiller seul⁷¹.

Pourtant, il est intéressant de noter que la décision qu'il prend de sauver l'humanité d'une race de monstres ou de se sauver peut être liée à la décision que Jésus a prise quand il est mort sur la croix. Jésus avait le choix de se sauver d'une douleur extraordinaire, ou plutôt de sauver l'humanité du péché. Et bien que différents personnages de l'histoire puissent être liés à des personnages bibliques, Frankenstein se déroule dans un monde qui semble manquer de religion. Malgré cela, à la fin de l'histoire, Frankenstein meurt d'un homme moralement sain. Car sur ses lits de mort, c'était «mon devoir», d'agir en père. La créature laisse aussi moralement saine et indulgente. Quand la créature vient demander pardon à Frankenstein,

⁷¹Shelley and Religion – Literature and Technology <https://www.briancroxall.net> › *lit-tech*

A la fin du roman le monstre se confesse et avoue sa faute qu'il regrette ses actions il déclare en effet : «*mais il est vrai que je suis un misérable. J'ai tué les adorables et les impuissants* », tandis que Frankenstein il arrive à la conclusion qu'il aurait dû être un meilleur père.

Le fait que chacun d'eux ait atteint ces états sans aucune preuve de croyances religieuses semble que Shelley fait valoir un point. Les décisions morales et les gens peuvent être atteints sans religion. Ainsi, Shelley pourrait remettre en question la nécessité du christianisme en général

b) Traces du mythe prométhéen dans *Frankenstein*

Dans *Figures mythiques et visages de l'œuvre*⁷², Gilbert Durand considère qu'un texte n'est jamais univoque. Le lexique et la culture qu'il charrie en lui, creusent différents niveaux de signification parmi lesquels se trouvent celui du mythe. Les grands récits (culturels) comme le roman moderne, sont des réinvestissements mythologiques plus ou moins avoués. Il existe selon lui un mécanisme interne au récit mythique qui résout le symbole en mots et distend le mythe en simple parabole, en conte, en fable ou en récit.

Ce récit est aussi une réinterprétation contemporaine du mythe de Prométhée. *Frankenstein* est l'histoire d'un savant, Victor Frankenstein qui construit un être humain sans âme à l'aide de parties de différents corps, provenant de cimetières et de chambres mortuaires. Le monstre est très fort, animé de passions animales, doué de vie active. Mais il lui manque "l'étincelle divine". La question du mythe est incontournable dans ce récit, non seulement parce que son intrigue est devenue un mythe mais aussi parce que son auteure elle-même place l'œuvre sous le signe de Prométhée. En effet par son sous-titre, « *le Prométhée moderne* », l'œuvre de Mary

⁷² Gilbert Durand *Figures mythiques et visages de l'œuvre...*,

Shelley se réfère directement au mythe prométhéen, ce titan qui aurait volé le feu aux dieux pour le donner aux hommes⁷³.

Le caractère surdéterminé du mythe est honoré par Mary Shelley de manière très originale du fait qu'elle met l'accent davantage sur la créature que sur le démiurge (Victor Frankenstein) ; ce qui fait projeter sur celle-ci une partie du pathos dévolu à Prométhée : le malheur de l'injustice subie par amour des hommes (il sera vu comme un christ au Golgotha par tout une tradition chrétienne). Car si Victor souffre comme Prométhée, par son audace, le monstre souffre aussi à la manière de Prométhée : il a subi l'injustice absolue, et il est sûr de son bon droit car Prométhée se sait immortel et ne doute pas de sa délivrance, il se laisse sans plainte enchaîner au sommet d'un rocher et préfère subir des souffrances plutôt que s'humilier). Le monstre recueille quelque chose de cette image grandiose et stoïque de la souffrance en butte à l'injustice. L'image du Titan incompris accablé par la puissance injuste de son créateur recoupe celle de Caïn, paria damné malgré lui, et Satan, l'archange révolté.

La référence à Prométhée dans Frankenstein est donc complexe :

- **du côté de victor :**

- 1) Victor le savant symbolise l'aspect inventif et curieux du Titan (il sait)
- 2) Sa puissance démiurgique de rivaliser avec les dieux en faisant un homme (il fait)
- 3) Son souci d'être « le bienfaiteur de l'humanité », de libérer l'humanité de l'arbitraire divin Dans la mythologie grecque, le Titan Prométhée crée les hommes à partir d'une motte d'argile, en leur donnant une apparence physique proche de celle des dieux. Puis il dérobe le feu du soleil, et l'offre à l'humanité, à laquelle il enseigne également divers arts, dont la métallurgie.
- 4) Il souffre d'être puni par Dieu pour son audace. Il reconnaît le bien-fondé de sa punition mais se révolte contre son démon vengeur.

⁷³ En punition, Zeus l'enchaîne au sommet du Caucase, envoie chaque jour un aigle lui dévorer le foie, organe qui repousse sans cesse, prolongeant ainsi le supplice pour l'éternité.

- **du côté du monstre :**

La créature souffre d'être en butte à l'injustice du créateur (son Dieu est Victor). Elle éprouve le remords de ses crimes, tout en assumant sa décision de vengeance jusqu'au bout. Sa souffrance est le double de celle du créateur coupable.

➤ **Victor Frankenstein, le Prométhée moderne et Prométhée le Titan**

Le rapprochement de Victor Frankenstein, de Prométhée le Titan se joue sur trois registres :

1) l'instrument : au feu répond l'électricité. Prométhée, « parce qu'il a recours aux ressources de la science » est dit « moderne, et non nouveau » (C.Aziza, Préface à Frankenstein, Pocket, 1994, p.11)

2) C'est surtout par le comportement (risqué) et la méthode (défaillante) que Victor, ce savant moderne, déçoit son grand modèle. Prométhée était « le prévoyant » (c'est son frère Epithémée qui est « l'étourdi ») Victor a un comportement imprévoyant, il n'a rien de rusé ; si grande soit sa science, il en fait une application massive. Aussi apparaît-il dérisoire dans la retombée de son ambition, comparée à l'affirmation inébranlable et soutenue de son modèle et à la valeur civilisationnelle de son apport. C'est un Prométhée malfaisant et coupable » que représente Mary Shelley (Ibid. p.12)

c) L'impact des écrits scientifiques

L'orgueilleux Frankenstein veut grâce à la science être un nouveau démiurge. Il a réussi à trouver le secret de la génération et de la vie, plus encore, il lui devient possible d'animer la matière et de retarder la mort (ch. IV) .Victor Frankenstein est victime de l'orgueil, de la mégalomanie, de ce que mes grecs appelaient l' "hubris" (la démesure). Il proclame sa valeur:

« (...) je préparerai de nouvelles voies, je dévoilerai des puissances inconnues et je révélerai aux hommes les secrets des plus grands mystères de la création. » (Ch.III).

Ou encore :

« Après des jours et des nuits d travail et de fatigues, incroyables, je réussis à trouver le secret de la génération et de la vie ; plus encore, il me devint possible d'animer la matière.»

« J'allais répandre un torrent de lumière sur notre monde plein de ténèbres, une nouvelle race me bénirait de l'avoir créée (...), je pourrai ... prolonger la vie quand la mort semblait avoir destiné le corps à l'anéantissement. »

Sa créature, projection de sa révolte contre Dieu qui a voué les hommes, à la mort, s'identifie à Satan. Le monstre révolté contre son créateur qui l'a fait si laid et l'a ainsi privé d'amour et voué à la solitude éternelle, assassine Elisabeth :

« Chaque homme, s'écria-t-il, trouvera une épouse pour son sein, et chaque bête aura sa femelle tandis que moi je resterai seul ? (...) je veillerai avec la ruse du serpent pour pouvoir piquer du même venin. »

Le monstre et son créateur deviennent ainsi davantage une figure de révolte que d'orgueil. Frankenstein est puni par son **ubris** pour avoir désobéi aux ordres divins, menacé l'ordre du cosmos, et le monstre serait l'équivalent de l'aigle ou de vautour qui tourmente Prométhée⁷⁴.

C'est toujours Zeus qui punit Prométhée/Frankenstein de son **hubris**(la démesure) mais c'est le monstre créature avortée, qui punit son créateur.

⁷⁴ J.-J. Lecercle, *Frankenstein : mythe et philosophie*, PUF, 1988, p. 19.

Shelley a exploité la version grecque d'Eschyle où le Titan est à la fois le créateur de l'Homme et celui qui lui apporte le feu, à l'origine de toute civilisation humaine. De même ce « monstre » est amené à la vie par Frankenstein à travers l'utilisation du courant électrique 'symbole du feu volé par Prométhée).

Par ailleurs, tout comme Prométhée qui a été condamné à un châtiment perpétuel pour sa création de même Victor Frankenstein paie un lourd tribut de souffrance pour avoir donné la vie au « monstre ». En outre Prométhée représente un véritable phare pour la pensée émancipatrice des **Lumières et des débuts du romantisme** car il désigne une attitude conquérante (s'accompagnant d'une contestation des valeurs traditionnelles). Prométhée est un exalté comme, nous dit Dominique Lecourt :

« le type même du libre penseur révolté, triomphant de la tyrannie divine. Il surimposait, son visage d'homme tourmenté par une éternelle insatisfaction à la face puissante de l'indomptable Titan longtemps rivé, pour sa punition, à son rocher. »⁷⁵

Le Prométhée de Shelley est subversif, déchainé à tous les sens du terme, délivré, mais pour faire table rase de tous les acquis de l'humanité, bref, anarchiste.

d) Désir inconscient de rendre la vie

La source première du roman de Shelley se trouve dans l'histoire personnelle de l'auteure, dans le désir inconscient de réanimer un être mort. En effet Shelley raconte dans son journal de 1815, la perte de son bébé de sept mois, le deuil qu'elle a porté, la folle impulsion de rendre la vie au petit cadavre en le massant frénétiquement⁷⁶.

⁷⁵D.Lecourt, Prométhée, Faust, Frankenstein, Synthélabo, 1996, p.12. Indomptables ! Tels apparaissent les deux amis, Byron et Shelley, fascinés l'un par l'autre et par les pouvoirs de la science. Shelley meurt en mer, non loin du rivage, en 1822, refusant d'accepter des conseils de navigation.

⁷⁶ Max Duperray (Critique littéraire,) *Frankenstein ou le Prométhée moderne*, http : /fr.Wikipédia.org/Wiki/Frankestein_ou_leprom/ Article clair et fiable

En outre ce texte, selon Jacques Lecercle, auteur de l'ouvrage *Frankenstein : mythe et philosophie*⁷⁷, puise ses sources dans une période historique . Il rappelle en effet que l'enfance de Shelley et, celle de la « *seconde génération romantique* », se déroulent dans époque fort trouble « *de bouleversements, d'aventures et d'héroïsme ; mais aussi période douloureuse pour ces radicaux anglais à la fois horrifiés et fascinés par la violence de la révolution, et par celle de son héritier illicite, Napoléon* »⁷⁸.

Conclusion

Littérature et anthropologie ou le difficile un décloisonnement⁷⁹. Aujourd'hui la démarche anthropologique est devenue nécessaire car elle tend vers la complétude. En effet, « *les champs anthropologiques d'observation sont des espaces limités, ayant chacun un modèle d'explication spécifique* ». Et pour rendre compte de manière satisfaisante d'un texte littéraire, il convient donc de recourir à une pluralité d'approches, à partir de quoi, on peut également cerner le lien entre le système interne de l'œuvre littéraire et le système culturel dont elle provient .

La lecture anthropologique selon Jean- Gerfaud et Jean-Pierre Tourel dépasse les approches partielles en considérant le texte littéraire dans sa complexité, en opérant une convergence des différentes approches.

La démarche anthropologique est une démarche d'élucidation des faits textuels et de l'acte interprétatif : elle part de l'observation d'indices textuels pour aboutir à la construction d'un système explicatif cohérent comme nous avons pu le voir dans nos différentes applications.

La lecture anthropologique d'un texte permet de rendre possible un dépassement des limites propres aux différentes méthodes d'approches. Elle prend une

⁷⁷ Jean-Jacques Lecercle, *Frankenstein : mythe et philosophie* Presses universitaires de France, Coll. « Philosophies » (N°17), 1988.

⁷⁸ Jacques Lecercle, cité par le critique littéraire Max Duperray .

⁷⁹Littérature et anthropologie – CERCC cercc.ens-lyon.fr > spip > article402

nouvelle dimension en reconnaissant essentiellement l'œuvre comme un système culturel plus vaste.

Grâce à la démarche anthropologique, on peut déceler des éléments qui autorisent des interprétations en toute liberté et en toute complexité, en prenant en compte toutes les sources qui sont généralement extra-littéraires, mythologiques, psychologiques, religieuses, sociales, etc.

Mais on doit rappeler qu'une lecture anthropologique ne consiste pas de s'adonner simplement à une juxtaposition superficielle ne prenant en compte que les variations des œuvres et des thèmes. Comme il ne saurait être question de nier les difficultés que posait cette démarche comme nous l'avons relevé avec l'approche psychocritique à titre d'exemple.

Références bibliographiques et électroniques

- ABDALLAH-PRETCEILLE, M. et PORCHER, L., « *Education et communication interculturelle* », éd., PUF, Paris, 1996.
- ADAM, Jean-Michel, « *Aspects du récit en anthropologie* », Le Discours anthropologique. Description, narration, savoir, Jean-Michel Adam, Marie-Jean Borel, Claude Calame, Mondher Kilani, Lausanne, Éditions Payot, 1995.
- BALANDIER, Georges, «Tendances de l'ethnologie française I", article publié dans les Cahiers internationaux de sociologie, vol. 27, juillet-décembre 1959, pp. 11-22. Paris, Les Presses universitaires de France. (en ligne)
- BASTIDE, Roger, « DIFFUSIONNISME », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/diffusionnisme/>
- BENAC (Brigitte) et REAUTE (Henri), *Vocabulaire des études littéraires*, Paris, Hachette, 1993.
- BENETON, Philippe, *Histoire de mots: culture et civilisation*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1975.
- BLANC (Nathalie), CHARTIER (Denis), PUGHE (Thomas), *Littérature et écologie : vers une écopoétique*, [https :www.cairn.info](https://www.cairn.info). revue-écologie_et_politique, 2008.
- BOURDIEU, Pierre, *Les règles de l'art*, Paris, Le Seuil, 1992.

- BOUTON-TOUBOULIC, Anne-Isabelle. Origines de l'homme, origines des hommes chez saint Augustin. In: *Vita Latina*, N°172, 2005. pp. 4152.(www.persee.fr/doc/vita_0042-7306_2005_num_172_1_1181)

- COLLES, Luc, *Littérature comparée et reconnaissance interculturelle* , éd., Boeck Duclot, Bruxelles, 1994.

- CURRAN, Andrew, « Buffon et l'histoire naturelle des Africains », Dix-huitième siècle, 1/2012 (n° 44), p. 183-199.URL : <http://www.cairn.info/revue-dix-huitieme-siecle-2012-1-page-183.htm>DOI : 10.3917/dhs.044.0183

- COPANS Jean, *Introduction à l'ethnologie et à l'anthropologie*, Paris, Armand Colin, (2016, 3e édition).

- DAHAN-GAIDA, Laurence (Dir), *Conversations entre la littérature, les arts et les sciences*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2006.

- DELIEGE,Robert ,*Une histoire de l'anthropologie :Ecoles, auteurs, théorie* , Collection Points Essais ,2006.(présentation de l'éditeur)

- DERATHE, Robert, « L'homme selon Rousseau », repris dans le recueil collectif d'études Pensée de Rousseau, Paris, Le Seuil, coll. Points, 1984.

- DORTIER, Jean-François. « Anthropologie. Au cœur des sociétés », , *Les Sciences Humaines. Panorama des connaissances*, sous la direction de Dortier Jean-François. Éditions Sciences Humaines, 2015, pp. 21-62.

- DROUET, Guillaume, « *Les voi(e)x de l'ethnocritique [1]* », *Romantisme*, 2009/3 (n° 145), p. 11-23. DOI : 10.3917/rom.145.0011. URL : <https://www.cairn.info/revue-romantisme-2009-3-page-11.htm>

- DURAND, Gilbert, *Figures mythiques et visages de l'œuvre : de la mytocritique à la mythanalyse*, Dunod, 1992.
- ESPAGNE, Michel et WERNER, Michael (éd.), 1990, *Philologiques : contribution à l'histoire des disciplines littéraires en France et en Allemagne au XIX e siècle*, Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme.
- FABRE (Daniel) et JEAN, (Jean), « Pleine page », *L'Homme* [En ligne], 203-204 | 2012, mis en ligne le 03 décembre 2014, consulté le 12 février 2018. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/23303> ; DOI : 10.4000/lhomme.23303.
- FABRE, Daniel, 2013, « *Le dernier des Guépards. Que partagent l'anthropologie et la littérature ?* », *Recherches et travaux*, n° 82, p. 13-20.
- GAUDEZ, F., *Pour une socio-anthropologie du texte littéraire*, Approche sociologique du Texte-acteur chez Julio Cortázar, L'Harmattan, 1997.
- GERFAUD, [Jean-Pierre](#) et TOUREL, [Jean-Paul](#), *La littérature au pluriel : Enjeux et méthodes d'une lecture anthropologique*, De Boeck , 2004.
- GODELIER, Maurice, *Au fondement des sociétés humaines. Ce que nous apprend l'anthropologie*, Paris, Flammarion, 2007.
- GRAWITZ, Madeleine, *Lexique des sciences sociales*, Dalloz, Paris, 1981.
- HANNIK Jean-Marie, *La place d'Hérodote dans l'histoire de l'historiographie*, [HÉRODOTE bcs.fltr.ucl.ac.be/ENCYC-1/Herodote.htm](http://bcs.fltr.ucl.ac.be/ENCYC-1/Herodote.htm).

- HUBERT, François, *Regards sur les barbares dans la littérature antique*
https://www.acstrasbourg.fr/fileadmin/pedagogie/.../Barbares_grecs_et_romains_V3...
- JAKOBSON, Roman Réponse à une question de Jean Paris, *Hypothèses, Change*, Paris : Seghers/Laffont, 1972.
- LAPASSADE, Georges, *Observation participante*, [Vocabulaire de psychosociologie\(2002\)](https://doi.org/10.3917/eres.barus.2002.01.0375), <https://doi.org/10.3917/eres.barus.2002.01.0375>
- LECERCLE, J.-J., *Frankenstein : mythe et philosophie*, PUF ,1988.
- LECOURT, D, *Prométhée, Faust, Frankenstein*, Synthélabo, 1996.
- LERY (de), Jean, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil*, (1578) (texte en ligne).
- LEVI-STRAUSS, Claude, « *Jean-Jacques Rousseau, fondateur des sciences de l'homme* », *Anthropologie structurale II*, Plon, 1962.
- LIENDLE, Marie. « Altérité », <https://doi.org/10.3917/arsi.forma.2012.01.0066>
- LUGRIN, Ernest , *Histoire de la littérature française : depuis ses origines jusqu'à la fin du XVIIIe siècle*, 1893(en ligne, libre accès), [Le maître, le frère de Lévi-Strauss - Le Point](https://www.lepoint.fr/.../le-maitre-le-frere-de-levi-strauss-13-01-2012-1418529_3.php)https://www.lepoint.fr/.../le-maitre-le-frere-de-levi-strauss-13-01-2012-1418529_3.php
- MELVILLE, J. Herskovits , *Les Bases de l'Anthropologie culturelle* (Texte en ligne).
- MEIZOZ J., "*Sociocritique, ethnocritique, ethnologie et sociologie de la*

littérature", Ethnocritique de la littérature, Romantisme, n° 145, pp. 97-110, 2009.

- MOHIA, Nadia, *L'expérience de terrain. Pour une approche relationnelle dans les sciences sociales*. La Découverte, « Recherches / Terrains anthropologiques », 2008, 304 pages. ISBN : 9782707153937. DOI : 10.3917/dec.mohia.2008.01. URL : <https://www.cairn.info/l-experience-de-terrain--9782707153937.htm>
- MONNEYRON, Frédéric, « *Gilbert Durand et l'étude des mythes* », Sociétés, 2014/1 (n° 123), p. 41-49. DOI : 10.3917/soc.123.0041. URL : <https://www.cairn.info/revue-societes-2014-1-page-41.htm>
- MONTAIGNE (de), Michel, *Essais*, livre III, chapitre 9 (en ligne).
- MONTESQUIEU : www.bacdefrancais.net › lettre : Les Lettres persanes - Lettre 24 - Montesquieu – Commentaire.
- POMIAN Joanna. « *Le monstre de Victor Frankenstein : une créature communicante* », Quaderni, n°15, Automne 1991. Organisme : modèle pour la communication ? pp. 39-53. DOI : <https://doi.org/10.3406/quad.1991.1287> www.persee.fr/doc/quad_0987-1381_1991_num_15_1_1287
- PIRIOU, Jean-Paul, *Lexique de sciences économiques et sociales*, 6e éd., La Découverte, 2003,
- REICHER, Claude, « *Littérature et anthropologie. De la représentation à l'interaction dans une Relation de la Nouvelle-France au XVIIIe siècle* », L'Homme, 4/2002 (n° 164).
- RIVIERE, Claude, *Introduction à l'anthropologie*, Hachette (3^e édition), 2015.

- ROMLLY(de), Jacqueline, « HÉRODOTE (~484 env.--~425) », Encyclopædia Universalis [en ligne], consulté le 3 janvier 2017. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/herodote/>

- ROUSSEAU, Jean-Jacques, « *Une origine des inégalités* », Constructif, 2020/3 (N° 57), p. 5-8. DOI : 10.3917/const.057.0005. URL : <https://www.cairn.info/revue-constructif-2020-3-page-5.ht>

- SAMASSEKOU, Adama, « De l'eurocentrisme à une vision polycentrique du monde : plaidoyer pour un changement de paradigme », *Diogène*, 2010/1-2 (n° 229-230), p. 214-230. DOI : 10.3917/dio.229.0214. URL : <https://www.cairn.info/revue-diogene-2010-1-page-214.htm>

- SCARPA, Marie, « *Littérature, anthropologie, ethnocritique* », L'Atelier du Centre de recherches historiques [En ligne], 16 Bis | 2017, mis en ligne le 02 février 2017, consulté le 12 février 2018. URL : <http://journals.openedition.org/acrh/7519> ; DOI : 10.4000/acrh.7519

- SCARPA, Marie , « *Pour une lecture ethnocritique de la littérature* », Littérature et Sciences humaines, Actes du colloque de Cergy-Pontoise, 17-19 novembre 1999, CRTH/Université de Cergy-Pontoise, Paris. http://www.ethnocritique.com/wa_files/pour_une_lecture_ethnocritique.pdf

- SEBASTIAN, Silvia, « *Jean-Jacques Rousseau (1712-1778). Père de l'anthropologie* », *Les Grands Dossiers des Sciences Humaines*, 2019/9 (N° 56), p. 10-10. URL : <https://www.cairn.info/magazine-les-grands-dossiers-des-sciences-humaines-2019-9-page-10.htm>

- SHELLEY, Mary , *Frankenstein ou le Prométhée moderne*, irenligne.net › Mary SHELLEY › Frankenstein ou le Prométhée moderne.

- STAROBINSKI, *Jean-Jacques Rousseau, ka transparence et l'obstacle*, Paris, Gallimard, 1971.
- VIALA, Alain, *Lettre à Rousseau sur l'intérêt littéraire*, PUF, « Quadrige », 2005.
- Bertrand Westphal, *La Géocritique, Réel, fiction, espace*, Paris, Minuit, 2007.
- Bertrand Westphal (éd.), *Géocritique mode d'emploi*, Limoges, Pulim, 200.

ANNEXES

Des Cannibales (Montaigne)

A la fin du XVe siècle, les grands voyages (Christophe Colomb découvre l'Amérique en 1492, Vasco de Gama les Indes en 1497, Magellan le Canada en 1519), et les récits qui en résultent, révèlent l'existence d'autres peuples, d'autres cultures. Les Européens prennent alors conscience qu'ils ne sont pas seuls au monde et qu'il existe d'autres façons de vivre. Au XVIe siècle, Montaigne fait l'éloge du « bon sauvage », cet homme représentatif de l'ailleurs, de l'autre monde, cet individu resté à l'état de nature, remarquable par ses qualités morales.

Au XVIIIe siècle, les récits de voyages (*Voyage autour du monde* de Bougainville - 1771, *Les six voyages* de Jean-Baptiste Tavernier, *Voyage en Perse* et *en Inde orientale* de Jean Chardin) se multiplient et continuent à propager l'image idyllique du « bon sauvage », symbole d'un paradis perdu. Mais cette représentation relève du « mythe » au sens étymologique, soit une fable, une légende, comme le souligne Rousseau dans la préface de son *Discours sur l'origine des inégalités* :

« ...un état qui n'existe plus, qui n'a peut-être jamais existé, qui probablement n'existera jamais... ».

1) Montaigne et les Cannibales

Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté ; sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage ; comme de vrai, il semble que nous n'avons d'autre mire de la vérité et de la raison que l'exemple et l'idée des opinions et usances du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police, parfait et accompli usage de toutes choses. Ils sont sauvages, de même que nous appelons sauvages les fruits que nature, de soi et de son progrès ordinaire, a produits : là où, à la vérité, ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice, et détournés de l'ordre commun, que nous devrions appeler plutôt sauvages. En ceux-là sont vives et vigoureuses les vraies et plus utiles et naturelles vertus et propriétés, lesquelles nous avons abâtardies en ceux-cy, et les avons seulement accommodées au plaisir de notre goût corrompu. Et si pourtant, la saveur même et délicatesse se trouve à notre goût excellente, à l'envi des nôtres, en divers fruits de ces contrées-là sans culture. Ce n'est pas raison que l'art gagne le point d'honneur de sur notre grande et puissante mère Nature. Nous avons tant rechargé la beauté et la richesse de ses ouvrages par nos inventions, que nous l'avons tout étouffée. Si est-ce que partout où sa pureté reluit, elle fait merveilleuse honte à nos vaines et frivoles entreprises.

Montaigne, *Essais*, « *Des cannibales* », I, 31

Dans ce texte, Montaigne joue sur la polysémie des adjectifs « sauvage » et « barbare »*, tantôt connotés de manière dépréciative, tantôt colorés d'une teinte méliorative. Selon lui, les peuples qualifiés de « barbares » ne le sont que dans la mesure où leurs usages, leur façon de vivre diffèrent de celles des Européens. Ce ne sont pas des hommes cruels, féroces mais plutôt des hommes en adéquation avec la nature, contrairement aux Européens que la civilisation a pervertis. *barbare : du grec barbaros, ce qui est étranger, qui a d'autres usages, un autre mode de vie.

2) Rousseau et le mythe du « bon sauvage »

Dans ce texte extrait de *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755). Rousseau présente l'état de nature comme un état idyllique, un âge d'or. Selon lui, le progrès, la civilisation, corrompent cet état primitif et ne créent que du désagrément pour l'homme. Il rejoint ainsi la thèse énoncée par Montaigne.

« Tant que les hommes se contentèrent de leurs cabanes rustiques, tant qu'ils se bornèrent à coudre leurs habits de peaux avec des épines ou des arêtes, à se parer de plumes et de coquillages, à se peindre le corps de diverses couleurs, à perfectionner ou à embellir leurs arcs et leurs flèches, à tailler avec des pierres tranchantes quelques canots de pêcheurs ou quelques grossiers instruments de musique ; en un mot tant qu'ils ne s'appliquèrent qu'à des ouvrages qu'un seul pouvait faire, et qu'à des arts qui n'avaient pas besoin du concours de plusieurs mains, ils vécurent libres, sains, bons, et heureux autant qu'ils pouvaient l'être par leur nature, et continuèrent à jouir entre eux des douceurs d'un commerce indépendant : mais dès l'instant qu'un homme eut besoin du secours d'un autre ; dès qu'on s'aperçut qu'il était utile à un seul d'avoir des provisions pour deux, l'égalité disparut, la propriété s'introduisit, le travail devint nécessaire, et les vastes forêts se changèrent en des campagnes riantes qu'il fallut arroser de la sueur des hommes, et dans lesquelles on vit bientôt l'esclavage et la misère germer et croître avec les moissons. »

Jean-Jacques Rousseau

Origine et utilisation du mythe du « bon sauvage » :

On attribue généralement à Rousseau la paternité de ce mythe, qui aurait été développé dans son *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes* et *l'Emile* (traité sur l'Education).

Cette théorie du bon sauvage pose que l'état de nature, antérieur à la civilisation, est bon et naturel pour l'homme. Dans l'état de nature, l'homme serait heureux. La civilisation correspondrait à la chute de l'homme, une perversion de sa nature: L'homme naît bon, c'est la société qui le déprave selon Rousseau.

Dans l'état de nature, l'homme, ce bon sauvage, arrive à pourvoir à ses besoins puisqu'ils sont peu nombreux, il est libre et stupide. Sa morale se réduit à l'amour de soi-même (qui contrairement à l'amour propre) est un sentiment positif d'auto-conservation.

Pour autant, il ne faut pas voir dans ce mythe un cours d'histoire (comme le fera Voltaire), Rousseau l'utilise comme une fiction théorique, afin de savoir quelle est la nature profonde de l'homme.

Ce mythe sur la bonté de l'homme à l'état de nature sera illustré au cinéma par François Truffaut dans son film *l'Enfant Sauvage*.

Synopsis du film :

1969 , drame français, réalisé par François Truffaut . Durée : 01h25 avec Jean-Pierre Cargol, François Truffaut, Françoise Seigner. D'après l'œuvre originale de Jean Itard.

L'été 1798, dans l'Aveyron. Dans une forêt, des paysans surprennent un enfant-loup d'une dizaine d'années et le capturent. Il est sourd, muet, nu, marche à quatre pattes et se nourrit de racines et de glands. L'enfant sauvage est emmené à l'institut des sourds-muets de Paris, où il devient un objet de curiosité pour les visiteurs. Le professeur Pinel ne voit aucune chance de rémission et veut le faire interner à l'asile, mais un jeune médecin, Jean Itard, se charge de l'enfant et l'emmène chez lui, où il va tenter de tout lui apprendre, du moindre geste à la parole, pour en «faire un être humain»...

3) Montesquieu, *Lettre persane* XXIVX.

Montesquieu (1689-1755) magistrat et écrivain français que les études destinaient à être parlementaire voyage beaucoup. Il est l'auteur de nombreux mémoires, de romans parmi lesquels : *Lettre persanes* (1721), de *Pensées* et d'ouvrages d'analyse tel que *De l'Esprit des Lois*.

Les Lettres Persanes est un roman épistolaire écrit en 1721. Les deux personnages sont Persans : Uzbek et Rica. Ils ont quitté la Perse pour se rendre à Paris et y découvrent les Parisiens, leurs opinions politiques et religieuses. Sentiment d'étonnement éprouvés qu'ils décrivent dans leurs lettres à leurs amis. C'est une manière indirecte de critiquer la société française qu'utilise Montesquieu. Vu la date c'est Louis 14 qui est visé ainsi que la régence.

Dans l'extrait ci dessous, Uzbek et Rica découvrent la France, ils sont très étonnés. Cet étonnement est un moyen pour Montesquieu de souligner des aspects critiquables de la société : le mode de vie des Parisiens, le pouvoir royal et du pape qui sont jugés excessifs.

Texte :

Nous sommes à Paris depuis un mois, et nous avons toujours été dans un mouvement continuel. Il faut bien des affaires avant qu'on soit logé, qu'on ait trouvé les gens à qui on est adressé, et qu'on se soit pourvu des choses nécessaires, qui manquent toutes à la fois.

Paris est aussi grand qu'Ispahan : les maisons y sont si hautes, qu'on jugerait qu'elles ne sont habitées que par des astrologues. Tu juges bien qu'une ville bâtie en l'air, qui a six ou sept maisons les unes sur les autres, est extrêmement peuplée; et que, quand tout le monde est descendu dans la rue, il s'y fait un bel embarras.

Tu ne le croirais pas peut-être, depuis un mois que je suis ici, je n'y ai encore vu marcher personne. Il n'y a pas de gens au monde qui tirent mieux partie de leur machine que les Français; ils courent, ils volent : les voitures lentes d'Asie, le pas réglé de nos chameaux, les feraient tomber en syncope. Pour moi, qui ne suis point fait à ce train, et qui vais souvent à pied sans changer d'allure, j'enrage quelquefois comme un chrétien : car encore passe qu'on m'éclabousse depuis les pieds jusqu'à la tête; mais je ne puis pardonner les coups de coude que je reçois régulièrement et périodiquement. Un homme qui vient après moi et qui me passe me fait faire un demi-tour; et un autre

qui me croise de l'autre côté me remet soudain où le premier m'avait pris; et je n'ai pas fait cent pas, que je suis plus brisé que si j'avais fait dix lieues.

Ne crois pas que je puisse, quant à présent, te parler à fond des mœurs et des coutumes européennes : je n'en ai moi-même qu'une légère idée, et je n'ai eu à peine que le temps de m'étonner.

Le roi de France est le plus puissant prince de l'Europe. Il n'a point de mines d'or comme le roi d'Espagne son voisin; mais il a plus de richesses que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ses sujets, plus inépuisable que les mines. On lui a vu entreprendre ou soutenir de grandes guerres, n'ayant d'autres fonds que des titres d'honneur à vendre; et, par un prodige de l'orgueil humain, ses troupes se trouvaient payées, ses places munies, et ses flottes équipées.

D'ailleurs ce roi est un grand magicien : il exerce son empire sur l'esprit même de ses sujets; il les fait penser comme il veut. S'il n'a qu'un million d'écus dans son trésor et qu'il en ait besoin de deux, il n'a qu'à leur persuader qu'un écu en vaut deux, et ils le croient. S'il a une guerre difficile à soutenir, et qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier est de l'argent, et ils en sont aussitôt convaincus. Il va même jusqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes sortes de maux en les touchant, tant est grande la force et la puissance qu'il a sur les esprits.

Ce que je dis de ce prince ne doit pas t'étonner : il y a un autre magicien plus fort que lui, qui n'est pas moins maître de son esprit qu'il l'est lui-même de celui des autres. Ce magicien s'appelle le pape : tantôt il lui fait croire que trois ne sont qu'un; que le pain qu'on mange n'est pas du pain, ou que le vin qu'on boit n'est pas du vin, et mille autres choses de cette espèce.

Extrait de *Lettres Persanes*⁸⁰

Que vous inspire l'incipit *Tristes Tropiques* ?

⁸⁰pour lire tout le document : www.bacdefrancais.net › lettre : *Les Lettres persanes - Lettre 24 - Montesquieu – Commentaire*

L'incipit devenu célèbre de *Tristes Tropiques* en énonce d'emblée le paradoxe : Lévi-Strauss s'apprête à livrer le récit des expéditions qui ont fait de lui un ethnologue de métier, chez les Indiens du Brésil (Caduveo et Bororo, Nambikwara, Tupi-Kawahib) dans les années 1935-1938 ; or « l'aventure n'a pas de place dans la profession d'ethnologue ; elle en est seulement une servitude ». Le goût de l'exotisme n'est que le revers inconscient d'une propension de l'Occident à réduire l'autre à des mirages : « non satisfait encore de vous abolir », écrit Lévi-Strauss à l'adresse des « sauvages de la forêt amazonienne », « il lui faut rassasier fiévreusement de vos ombres le cannibalisme nostalgique d'une histoire à laquelle vous avez déjà succombé ».

Il s'agit donc d'autre chose : du récit, à la fois ironique et mélancolique, et à la première personne, d'une initiation qui, plaçant le lecteur dans la position finalement intenable mais nécessaire de l'ethnologue, voudrait l'amener à une sorte de conversion.

Quelques concepts :

a) La mêmeté et l'altérité

L'altérité pour le *Dictionnaire de la langue française*, est définie comme « caractère, qualité de ce qui est autre » ; le terme vient du latin tardif « alteritas », qui signifie « différence » et vient lui-même du latin classique- le pronom « alter » signifie en latin « l'un et l'autre ». L'altérité aussi comprise grâce à l'étymologie, met donc en jeu à la fois mon rapport à autrui (rencontre avec l'étranger) et le sentiment que je retire de ma différence.

Alter est une notion qui a, dès les temps antiques, questionné les penseurs. Nous retrouvons par exemple, chez Platon, la distinction entre même et autre : le caractère autre rend compte surtout de la différence par rapport au *jeu* par rapport au *nous*, pour signifier ce qui est éloigné de soi, ou de nous, pour identifier l'étranger, dont on remarque la différence, ou le barbare, qui, étymologiquement signifie « *qui parle une autre langue* », l'autre dont d'abord la différence est saisie et non son être en tant que

sujet autre. Au cours des siècles, nous pouvons noter une lente modification du sens liée aux changements socio-culturels historiques et à l'évolution des sciences sous la poussée plus ou moins forte des penseurs qui dénoncent les pratiques exercées telles que les abus de pouvoir liés aux différences de race ou de classes sociales. Il faut attendre le XX^{ème} siècle pour que l'acceptation actuelle soit retenue.

Dans le langage courant, l'altérité signifie l'acceptation de l'autre en tant qu'être différent, cette acceptation se voulant base de la reconnaissance de ses droits à être lui.

L'altérité est un concept d'origine philosophique signifiant « *caractère de ce qui est autre* » et « *la reconnaissance de l'autre dans sa différence* », la différence s'entendant ethnique, sociale, culturelle ou religieuse⁸¹.

b) Eurocentrisme ou européocentrisme

Jusqu'à maintenant, les sciences humaines ont adopté une approche qui place l'Europe au cœur du débat scientifique, au détriment d'autres continents et par conséquent d'autres cultures du globe, reléguées à la périphérie de la dynamique de la réflexion intellectuelle et de sa production. Selon Gérard Leclerc,

« La culture européenne a utilisé plusieurs stratégies intellectuelles pour penser ce qu'elle croyait être la supériorité de l'Europe, et l'occidentalisation du monde, c'est-à-dire l'hégémonie de l'Europe sur les autres civilisations. [...] Dans le cadre d'une telle approche, l'ensemble des groupes humains est rangé le long d'une ligne droite temporelle qui est aussi une échelle du progrès, et qui voit l'Homme passer lentement de la Sauvagerie à la Barbarie, puis au stade civilisé. Si toutes les sociétés sont vouées à progresser le long de cette ligne, certaines sont plus avancées que les autres: certaines mènent la course, d'autres forment un peloton, d'autres enfin traînent à la queue. L'Europe est située tout naturellement en tête de la Civilisation (elle est la

⁸¹Liendle, Marie. « Altérité », <https://doi.org/10.3917/arsi.forma.2012.01.0066>

Civilisation par excellence), les autres « civilisations » (Islam, Inde, Chine) étant restées « retardataires », tandis qu'à la traîne, on rencontre les sociétés sauvages ou « primitives », lesquelles n'ont même pas droit au titre de « civilisations », et doivent se contenter du statut de « cultures » [...]. Les autres grandes civilisations ne diffèrent que sur des points de détail de l'état passé de la civilisation européenne, et vont bientôt s'assimiler les traits majeurs de cette dernière. Elles sont condamnées à périr, au plan de leur spécificité culturelle (en particulier religieuse), et à s'adapter, au plan de la technologie. L'entrée dans le monde moderne – ou comme on disait alors, dans la civilisation – passe par l'uniformisation et par l'appropriation de la science et de la technologie »⁸².

L'analyse des relations entre l'Afrique et l'Europe fournit quelques-unes des meilleures illustrations de l'eurocentrisme. Sous la domination coloniale, les pays africains se sont retrouvés dans la même situation politique, économique, sociale et culturelle ; que la domination culturelle menait à la perte d'identité d'une partie des populations africaines, falsifiait leur histoire, dénigrait et combattait systématiquement les valeurs africaines, et tentait de remplacer progressivement et officiellement leur langue par celle du colonisateur ; que la colonisation a encouragé la formation d'une élite qui trop souvent est aliénée de sa culture et susceptible de s'assimiler [à l'opresseur] et qu'un gouffre important s'est creusé entre ladite élite et les masses populaires africaines.

« Il est donc grand temps, clame l'auteur de ce plaidoyer, que les sciences humaines et sociales se remobilisent et épousent les valeurs de toutes les sociétés humaines. Ces valeurs s'ancrent dans la langue – qui est le vecteur de la culture et de la pensée. Comme nous le rappelle Amin Maalouf, proclamer « le droit de

⁸²Samassékou Adama, « De l'eurocentrisme à une vision polycentrique du monde : plaidoyer pour un changement de paradigme », *Diogène*, 2010/1-2 (n° 229-230), p. 214-230. DOI : 10.3917/dio.229.0214. URL : <https://www.cairn.info/revue-diogene-2010-1-page-214.htm>

chacun à préserver son identité et sa langue et à l'utiliser librement » devrait aller de soi »⁸³.

En bref, l'eurocentrisme est une forme d'**ethnocentrisme** qui consiste à attribuer une place centrale aux cultures et valeurs européennes aux dépens des autres cultures.

c) Ethnocentrisme

Etymologie : du grec ethnos, nation, tribu, et du latin centrum, centre.

L'ethnocentrisme désigne la tendance plus ou moins consciente à considérer le monde ou d'autres groupes sociaux en prenant comme référence sa propre culture ou son propre groupe social, en privilégiant les normes sociales de son pays, en les valorisant systématiquement ou en les considérant comme supérieures.

Cette surestimation du groupe social, ethnique, géographique ou national auquel on appartient peut conduire à des préjugés, au mépris des autres groupes ou cultures, voire au racisme.

La sociologie explique l'ethnocentrisme par l'auto-affirmation d'un groupe dans son environnement socioculturel, avec pour conséquence une dévalorisation des autres groupes. Ce phénomène peut se rencontrer dans tous les groupes sociaux quels qu'ils soient : bandes de jeunes, groupes professionnels, classe sociale, etc.

L'adjectif ethnocentrique qualifie ce qui manifeste l'ethnocentrisme ou qui se manifeste par ethnocentrisme⁸⁴.

⁸³ Ibid.

⁸⁴<http://www.toupie.org/Dictionnaire/Ethnocentrisme.htm>.